

7 10662 a. 4
LES AMOURS 41
DE
HENRI IV,
ROI DE FRANCE,

*Avec ses lettres galantes à la Du-
chesse DE BEAUFORT, et à la Mar-
quise DE VERNEUIL; on y a joint
encore des Anecdotes et diffé-
rens Portraits historiques, qui
serviront à le faire mieux con-
noître.*

TOME PREMIER.

A LONDRES,

1790

LETTERS

OF

1

THE MUSEUM

OF FRANCE

THE MUSEUM OF FRANCE
HAS THE HONOUR TO
ACKNOWLEDGE THE RECEIPT
OF THE FOLLOWING
LETTERS FROM
THE MUSEUM OF
PARIS

THE MUSEUM OF FRANCE
HAS THE HONOUR TO
ACKNOWLEDGE THE RECEIPT
OF THE FOLLOWING
LETTERS FROM
THE MUSEUM OF
PARIS



AVERTISSEMENT.

DES personnes de considération nous ayant communiqué une partie des lettres que Henri IV écrivit, en divers tems, à la Duchesse de Beaufort et à la Marquise de Verneuil, et qu'ils nous disent avoir tirées de gens dont le crédit ne permet pas de douter que ces pieces ne soient originales, nous avons cru faire plaisir aux curieux de les ajouter ici. Deux raisons nous ont déterminés à ne les pas insérer dans le corps de cet ouvrage : l'une, qu'elles sont en trop grand nombre,

AVERTISSEMENT.

Pour pouvoir les faire entrer toutes dans une histoire galante aussi courte que celle-ci : l'autre que la langue de ce tems-là étant bien différente de celle d'aujourd'hui, cela auroit fait un mélange bizarre, et ces lettres n'auroient plus eu la grace du bon vieux tems, si on les eût habillées à la moderne. On les donne toutes telles qu'on les a reçues, et dans le même ordre qu'il auroit été difficile de changer, parce qu'il y en a plusieurs sans date, et que celles qui sont datées, ne le sont que du jour et du mois.

LES

LES AMOURS
DE
HENRI IV,
ROI DE FRANCE,

*Avec ses Lettres galantes à la Du-
chesse DE BEAUMONT, et à
la marquise DE VERNEUIL.*

Ceux qui ont lu l'Histoire de France avec quelque attention, et qui ont considéré l'état où fut cette Monarchie sous Henri II, et celui où elle tomba sous ses successeurs, jusqu'à Henri IV, demeureront facilement d'accord que les princes se distinguent moins par leur naissance illustre, que par leur sagesse et par leur bonne conduite. Sans

6 LES AMOURS

cela, leurs noms ne servent dans l'Histoire qu'à remplir une généalogie : rien ne reste de leur mémoire à la postérité, que le jour de leur naissance et celui de leur mort; et l'on ne parle de leur regne, que pour déplorer les malheurs qui y sont arrivés. C'est pourtant des bonnes ou des mauvaises qualités des souverains que dépend le bonheur ou le malheur des sujets.

Les factions qui s'étoient formées sous le regne de Henri II, commencerent à paroître sous celui de François II, prince jeune et imbécile; et trouverent, pour se fortifier, les différens partis de la religion. On vit d'un côté les Princes du sang et le Connétable, et de l'autre les princes de la Maison de Guise. Catherine de Médicis femme, ambitieuse et méchante, étoit tantôt d'un parti tantôt de l'autre, et tâchoit de maintenir son autorité à la faveur des divisions publiques, d'où s'ensuivit une infinité de désordres qui

dégénérèrent en une sanglante guerre sous le regne de Charles IX. Le Duc de Guise, toujours puissant, fit faire plusieurs massacres de ceux qu'on appelloit *Novateurs*, qui prirent les armes pour leur défense. Ce que la force ouverte n'avoit pu faire, se fit par la perfidie et la trahison. On trouva moyen d'attirer à la cour les chefs des Huguenots : on les massacra tous à Paris, le jour de S. Barthelemi, qui sera la honte éternelle de la France. Henri III, de retour de Pologne pour prendre possession de la couronne, augmenta le désordre au lieu de le diminuer ; renonçant, pour ainsi dire, à la qualité de Roi, pour devenir d'abord chef de parrti, et enfin la victime des fureurs de la Ligue.

Henri IV, à qui la couronne venoit de droit, eut une infinité d'obstacles à surmonter avant que d'y parvenir ; et ce ne fut que par sa valeur et sa prudence, qu'il applanit des difficultés qui paroisoient

insurmontables. On peut dire de son règne ce qu'on a dit de celui d'Auguste, que le commencement fut plein de troubles, que la suite en fut sanglante, et que la fin en auroit été belle et glorieuse, si une main parricide n'eut pas anticipé sa mort.

Le but qu'on se propose ici, est de donner une idée générale de sa vie et de ses amours, et de n'entrer dans ses exploits militaires qu'autant qu'il sera nécessaire pour la liaison et l'ordre des faits. Commençons par son portrait, que nous bornerons à ce qui regarde le corps, parce que nous aurons occasion de parler ailleurs des qualités de l'âme.

Il étoit d'une taille médiocre, dispos et agile, endurci au travail et à la fatigue. Il avoit le corps bien formé, son tempérament étoit fort et robuste. Il jouissoit d'une santé parfaite, et n'eut d'autre incommodité que la goutte, dont il fut attaqué sur la fin de sa vie : néanmoins

ses douleurs n'étoient pas longues et ne lui laissoient aucune foiblesse. Il avoit le front large, les yeux vifs et assurés, le nez aquilin, le teint vermeil. Son visage n'étoit pas des mieux faits ; mais il avoit en récompense quelque chose de doux et de majestueux, et avec cela une mine guerrière. Ses cheveux et ses sourcils étoient bruns et épais. Il portoit la barbe large et les cheveux courts ; il commença à grisonner dès l'âge de trente-cinq ans. Il avoit accoutumé de dire à ceux qui s'étonnoient de le voir blanchir si jeune que c'étoit *le vent de ses adversités qui avoit donné là.*

Il n'y a personne qui ne sache qu'il a été le premier roi de la race des Bourbons, et qu'il étoit fils d'Antoine de Bourbon, Duc de Vendôme, Roi de Navarre, et de Jeanne d'Albret, héritière de ce royaume là. Antoine descendoit en ligne droite et masculine de Robert,

Comte de Clermont, cinquieme fils du Roi Saint Louis.

Jeanne d'Albret, femme d'Antoine, étoit fille et héritiere de Henri d'Albret, Roi de Navarre, et de Margueritte de Valois, sœur de François I et veuve du Duc d'Alençon. Henri d'Albret étoit fils de Jean d'Albret, Roi de Navarre, par le moyen de sa femme Catherine de Foix, sœur du Roi Phoebus, qui mourut sans enfans : car il faut remarquer que le royaume de Navarre entra par mariage dans la maison de Foix, comme il entra depuis dans celle d'Albret, et ensuite dans celle de Bourbon.

Antoine de Bourbon, Duc de Vendôme et Jean d'Albret se marièrent à Moulins, l'an mille cinq cent quarante-sept. Les trois ou quatre premieres années de leur mariage, ils eurent deux fils qui moururent tous deux au berceau d'une manière assez singuliere. La gouvernante du premier l'étouffa la nuit

à la mamelle ; et l'autre perdit la vie par l'imprudence d'une nourrice ; car un jour qu'elle en jouoit avec un gentilhomme , et qu'ils se le donnoient alternativement , ils le laisserent tomber. Il languit pendant quelque tēms, et puis enfin il mourut.

La princesse de Navarre étoit avec son époux au Camp en Picardie, lorsqu'elle se sentit grosse de notre Henri. Elle partit de compiegne, traversant toute la France et en dix-huit ou dix-neuf jours de tēms, elle arriva à Pau, où elle accoucha heureusement (1). On remarqua que l'enfant naquit sans pleurer ni crier, contre le cours ordinaire de la nature. Ceux qui ne parlent des rois que pour les diviniser, ont dit depuis qu'il n'étoit pas juste qu'un prince, qui devoit faire la joie de toute la France, vînt

(1) Ce fut le 13 Décembre 1553.

au monde comme les autres, au milieu des cris et des gémissemens.

Il ne fut pas plutôt né, que Henri, Roi de Navarre, son grand pere, l'emporta dans le pan de sa robe; lui frotta les levres d'une gousse d'ail, et lui fit sucer quelques gouttes de vin, afin de lui rendre, disoit-il, le tempérament plus mâle et plus vigoureux.

Il fut d'abord fort difficile à élever; car il eut sept ou huit nourrices l'une après l'autre. Il n'eut pas plutôt quitté la mamelle, que le roi Henri, son grand pere, lui donna pour gouvernante Sr^e Anne de Bourbon, femme de Jean d'Albret, Baronne de Miossens, qui l'éleva dans le château de Coarasse en Béarn, situé entre les montagnes. Ce grand pere voulut qu'on l'élevât tout autrement qu'on n'élevé d'ordinaire les personnes de cette qualité. Il ne voulut pas non plus qu'on l'habillât richement, ni qu'on lui donnât de ces babioles dont on amuse or-

dinairement les enfans; il disoit pour raison que ces bagatelles inspirent de la vanité, et donnent de l'orgueil au lieu d'élever le cœur à la générosité. Il voulut donc qu'on le nourrit et qu'on l'habillât comme les enfans du pays, et même qu'on l'accoutumât à grimper les rochers; et tout cela, pour le faire à la fatigue, et lui donner, par maniere de dire, une nouvelle trempé qui rendit son corps plus dur et plus robuste: précaution sage et qui lui servit beaucoup dans les fatigues et dans les souffrances qu'il lui fallut essuyer lorsqu'il fut question de reconquérir le royaume que le droit de sa naissance lui donnoit.

La première connoissance que l'âge lui donna, fut pour pleurer la mort de son pere, qui fut tué au siège de Rouen (1). Ce déplaisir en amena plusieurs autres: il se vit dans le péril de toutes parts; ses amis

(1) Ce fut en 1562.

disgraciés, lui banni de la cour, ses serviteurs persécutés, et ses ennemis conjurant sa perte de tous côtés.

Etant à la Cour de France, il fut mis sous la direction du nommé la Gaucherie, qui lui apprit quelques sentences morales. Quelque tems après, la Reine sa mere, l'ayant fait revenir à Pau, lui donna pour second précepteur Florent Chrétien, vieux domestique de la Maison de Vendôme, homme de bonne conversation, et savant dans les Belles-lettres.

Sa mere, généreuse et habile femme, lui donna de beaux sentimens pour la morale et pour la politique, et l'éleva dans la religion protestante, dont elle faisoit profession. Il n'avoit que quinze ans, lorsqu'elle le mena à la Rochelle, où il fut déclaré chef des Huguenots. Après plusieurs batailles sanglantes, la cour fit enfin la paix avec les Huguenots. Cependant Charles IX, ayant senti qu'il n'étoit pas pos-

sible de venir à bout des Huguenots par la force ouverte, se résolut de le faire par d'autres moyens plus faciles, mais aussi bien plus méchans. On commença donc à caresser leurs chefs, et à leur faire espérer qu'on alloit faire la guerre aux Espagnoles; et pour les mieux duper, Charles IX offrit au Roi de Navarre (car c'est ainsi que Henri IV s'appelloit alors) sa sœur Marguerite en mariage.

La proposition fut acceptée; la Reine de Navarre vint à Paris, et y mourut quelques jours après. On crut que les gens du Florentin furent cause de sa mort. Cette Princesse, qui avoit l'esprit et le courage au dessus de son sexe, et son âme toute virile, n'étoit point sujette aux foiblesses et aux défauts des autres femmes. Ces fatales nocces, qui étoient le prélude de l'action la plus exécrationnable et la plus sanglante qui se soit jamais faite, se firent avec toutes les réjouissances

imaginables , pendant que Catherine de Médicis et les princes de la Maison de Guise concertoient les moyens d'exécuter leur terrible dessein. Le jour fatal de la S. Barthélemi étant anfin venu, l'on fit égorger tous les Huguenots qui étoient venus à la fête. Le roi de Navarre fut arrêté, aussi bien que le prince de Condé , et l'on mit en délibération si l'on devoit les traiter comme les autres. Cependant ils en furent quitte pour la peur , et demeurèrent comme prisonniers à la Cour , jusque au retour de Henri III, qui avoit été couronné Roi de Pologne et qui les mit en liberté quelque tems après son avènement au trône.

Avant que d'aller plus loin, je crois qu'il ne sera pas mal-à-propos de dire un mot de l'état de la cour d'alors. Les écrivains les plus sages et et les plus modérés conviennent qu'il n'y en eut jamais de plus vicieuse et de plus corrompue. L'impiété, l'athéisme, la magie, mê-

me les infamies les plus horribles , la lâcheté la plus noire , la perfidie , les emprisonnemens et les assassinats y regnoient au souverain degré pour parler comme un célèbre Archevêque.

La Reine Catherine, qui haïssoit mortellement le Roi de Navarre , lui tendit plusieurs pièges dont il se tira avec adresse; mais comme elle connoissoit son foible , et qu'elle savoit quil n'étoit pas à l'épreuve du beau sexe , elle le prit du côté de la galanterie et lui opposa certaines demoiselles aux charmes desquelles il ne fut que trop sensible. Cette Princesse qui n'avoit que son ambition en tête et qui ne comptoit pour rien la pudeur et la religion , avoit toujours un escadron volant , s'il m'est permis de parler ainsi, composé des plus belles femmes de la cour , dont elle se servoit toutes mains , pour amuser les princes et les seigneurs , et pour découvrir leurs plus secretes pensées.

Madame de Sauve, veuve du secrétaire d'État, qui passoit pour une des plus belles femmes de la Cour, fut celle que la Reine Catherine découpla au roi Navarre, pour dissiper les ennuis de sa prison. Comme cette femme avoit servi la Reine-Mere en plusieurs occasions importantes, il est bon de reprendre son histoire de plus haut.

Le Roi (Henri III) avoit aimé la Princesse de condé avant que d'aller en Pologne, et l'absence ne détruisit point l'amour qu'il avoit eu pour elle : il savoit que cette Princesse étoit pleine de vertu : et désespérant d'en rien obtenir que par les voyes légitimes, il se résolut de faire casser son mariage et de l'épouser. La Reine-Mere ayant appris le dessein du Roi, en fut alarmée et craignit que la Princesse de Condé, femme ambitieuse et d'un génie élevé, ne semparât de l'esprit du Roi, et ne ruinât l'autorité qu'elle s'étoit acquise dans les Conseils.

Pour éviter ce coup, elle fit agir toutes les Dames de la cour les plus charmantes et les plus capables de donner de l'amour à son fils, et surtout Madame de Sauve. Le Roi se rendit amoureux de cette dernière; mais comme elle avoit déjà pris parti avec le Roi de Navarre, l'engagement ne fut pas réciproque. Les fréquentes visites qu'elle rendoit à ce Prince pendant sa détention, lui firent connoître son mérite, et lui inspirerent de l'amour. Le Prince, de son côté, ne fut pas insensible, et fit en cette occasion ce qu'un galant homme devoit faire.

Comme les vices qu'on contracte dans la jeunesse durent ordinairement autant que la vie, la passion des femmes fut toujours le foible du Roi de Navarre. Aussi fut-ce la seule mauvaise inclination qu'il acquit dans une Cour si corrompue; car son courage fut toujours ferme et son âme à l'épreuve de l'extrême corruption d'alors.

Madame de Sauve fut cause que le Roi de Navarre demeura plus long-tems à la cour qu'il n'auroit fait. Mais enfin le dépit en quelque maniere fit ce que la raison et l'intérêt n'avoient pas été capables de faire. Le Duc de Guise devint amoureux de cette belle : et elle y répondit si bien , qu'elle bannit insensiblement de son cœur la tendresse qu'elle avoit eue pour le Roi de Navarre. Ce contre-tems et les vaines promesses qu'on lui faisoit depuis long-tems de lui donner la Lieutenance générale , l'obligèrent à se sauver de Senlis où il étoit allé sous prétexte d'une partie de chasse.

Pendant que le Roi de Navarre va à Poissy , et de-là à Alençon , et qu'il se rend en Guyenne à grandes journées , revenons à la Reine Marguerite. Marguerite de Valois , princesse d'une vie fort déréglée , et en un mot digne fille d'une telle mere , aimoit si passionnement les bons musiciens , parce qu'elle avoit l'o-

reille fine et délicate, et les gens savans et éloquens, parce qu'elle avoit l'esprit beau et l'entretien fort agréable; libéral, au reste, jusqu'à la prodigalité, pompeuse et magnifique, empruntant de tous côtés, et ne payant rien. Les exemples de la cour, joints avec son naturel porté à la volupté et au libertinage, en firent un prodige d'impureté. Elle avoit eu plusieurs intrigues amoureuse avant que d'être mariée. Le Duc de Guise l'aimoit, mais il avoit le déplaisir de n'en être pas aimé. Elle aimoit le brave et illustre Bussi d'Amboise, et n'en étoit pas aimée; cependant elle ne se rebutoit point. Bussi en avoit toujours quelque oëillade favorable: elle ne pouvoit le voir sans rougir, et il remarquoit avec regret qu'elle prenoit plaisir à l'entretenir; et comme il se counoissoit en amour il étoit persuadé qu'elle seroit un jour capable d'en avoir beaucoup; il fuyoit

tant qu'il pouvoit la rencontrer de
de ses yeux, et fort souvent il s'éloi-
gnoit d'elle. Bussy cependant n'étoit
pas homme à reculer : aussi n'au-
roit-il pas tant fait le renchéri, s'il
n'eût pas été amoureux de la Ma-
réchale de S. André, à la quelle il
s'étoit entierement donné. Nous
n'aurions jamais fait, si nous vou-
lions parler de toutes les intrigues
amoureuses de cette Princesse. On
en jugera mieux par le manifeste
du Roi son époux, que nous don-
nerons dans la suite, que par tout
ce qu'on en pourroit dire. Passons
à la paix qui se conclut alors, et di-
sons que Catherine de Médicis fit
un voyage en Guyenne sous prétex-
te de faire exécuter le traité, et de
mener sa fille au roi de Navarre son
époux ; mais c'étoit en effet pour
jeter la division dans le parti Hu-
guenot. Le Roi de Navarre tenoit
alors sa petite Cour à Nérac, parce
que les gens de sa suite ayant fait
quelques insolences à un bal, les

habitans d'Agen avoient changé de parti et livré leur ville au Maréchal de Biron.

La perte d'Agen fut bientôt suivie de celle de la Réole ; et comme l'amour fut cause de cette dernière aussi bien que de la première , voyons un peu comment la chose se passa. Ussac , vieux capitaine Huguenot , et laid au souverain degré , étoit gouverneur de la Réole. La Reine-Mère avoit amené à son ordinaire bon nombre de demoiselles , autant humaines , qu'elles étoient belles. Ussac , tout laid qu'il étoit , se mit sur les rangs et devint éperdument amoureux d'une de ces Déesses. Les jeunes courtisans , qui ne croyoient pas qu'un homme fait comme ce vieil officier , dût être sensible aux attraits du beau sexe , voulurent le railler sur son âge et sur son amour. Le Roi , au lieu de leur imposer silence , se mit de la partie ; et comme il avoit beaucoup d'esprit , il lâcha quelques traits de

raillerie contre ce vieillard amoureux. Il n'y a point de passion qui rende un cœur plus sensible que l'amour; aussi le bon homme ne put souffrir la raillerie de son maître: son ressentiment alla si loin, que, sans consulter ni son honneur, ni sa religion, il partit sur le champ, et livra la Réole à Duras qui avoit quitté le Roi de Navarre quelque tems auparavant, par un motif de jalousie.

Le Roi de Navarre et la Reine Marguerite n'étoient pas trop contents l'un de l'autre. Marguerite, qui aimoit le grand éclat de la Cour de France où elle nageoit en pleine eau, s'il faut ainsi dire, regardoit la Guyenne comme le lieu de son exil. Le Roi, de son côté, qui la connoissoit à fond, n'eût pas été fâché de son éloignement; mais voyant, après tout, qu'il n'y avoit point de remède, il prit patience, et lui laissa une entière liberté. Il s'accoutumoit au tems et à l'état

de ses affaires , et profitoit du mieux qu'il pouvoit de ses intrigues et de son crédit. Il ne reçut pas un petit avantage dans la conférence qu'il eut à Nérac avec la Reine-Mere ; car tandis qu'elle pensoit l'éblouir par les charmes des filles qu'elle avoit avec elle, et par éloquence de Pibrac , la Reine Marguerite , qui trouvoit tous moyens honnêtes , pourvu qu'elle se vengeât de son frere dont elle n'étoit nullement contente , lui opposa les mêmes artifices , gagna les Gentilshommes de la suite de sa merè par les attraits de ses filles, et fit si bien valoir les siens , qu'elle charma le pauvre Pibrac qui n'agissoit que par ses ordres , et par conséquent contre les intentions de sa mere ; d'autant plus trompée en cela , qu'elle croyoit la sagesse de Pibrac à toute épreuve , ou du moins incapable d'aller faire naufrage contre un écueil de cette nature.

On n'entendoit parler à la Cour du Roi de Navarre que d'intrigues, d'amourettes et d'entreprises ; et pour tout dire, en un mot, la Reine Marguerite étoit l'esprit de cette Cour-là. Le roi, son frere, qui l'avoit prise en haine, donna avis au Prince son époux de sa mauvaise vie et des bruits honteux qui couroient d'elle et du Vicomte de Turenne. Mais ayant plus d'égard à la nécessité de ses affaires qu'à toute autre chose, il se contenta de faire voir la lettre à l'un et à l'autre, et n'épargna ni prieres ni caresses pour retenir Turenne qui faisoit semblant de vouloir se retirer. Cette femme donc outrée de dépit, et ne songeant qu'aux moyens de se venger, moyens qu'elle avoit souvent vu pratiquer à la Reine sa mere, instruisit les Dames de sa suite, et leur apprit comment il falloit faire pour captiver les braves qui étoient auprès de son époux. Ses conseils furent si heureux et ses Dames si dis-

posées à en profiter, que son mari même se trouva pris aux charmes de la belle Fosseuse qui ne pratiqua que trop bien les leçons de sa Maitresse.

D'un côté, la Reine-Mere et les Guises pressaient le Roi de redemander les villes de sûreté, parce qu'ils vouloient rompre la paix; de l'autre, la Reine Marguerite, qui n'étoit pas fâchée de la guerre, faisoit agir et agissoit elle-même auprès du Roi son époux, pour le résoudre à ne les pas rendre et à chercher son salut dans sa défense. Tout cela aboutit enfin à une guerre qu'on appella *la guerre des Amoureux*.

Ceux qui avoient allumé cette guerre, furent les médiateurs de la paix qui fit plus de mal que toutes les guerres précédentes. La Cour des deux Rois et les deux Rois mêmes se plongèrent dans les voluptés. Il est vrai que le Roi de Navarre n'étoit pas si fort occupé des plai-

sirs, qu'il ne pensât quelquefois à ses affaires : les vieux Capitaines de son parti, qui lui parloient avec beaucoup de liberté, le reveilloient de tems en tems; mais pour Henri III, il se plongea tout-à-fait dans la molesse, et il sembloit qu'il n'avoit ni cœur ni mouvement.

La Reine Marguerite, qui s'en-nuyoit en Province où elle avoit demeuré quelques années, revint enfin à la Cour; et comme on perd difficilement les vieilles habitudes, elle ne put s'empêcher de faire à son ordinaire des brouilleries et des malices. Le Roi ayant envoyé un courrier en Italie avec quelques dépêches, il fut tué en chemin et ses papiers lui furent enlevés. Marguerite fut soupçonnée d'avoir fait faire le coup, et le Roi résolut de s'en venger en la diffamant, puisqu'elle tâchoit de le diffamer lui-même. Pour cet effet, il prit son tems, et la censura publiquement de ses familiarités, pour ne rien dire de

pis, avec Jacques de Harlai-Chanvalon, lui reprocha d'avoir en sa confiance des Dames fort débauchées, et lui donna ordre quelques jours après d'aller retrouver son mari. Elle obéit à cet ordre; mais elle ne fut pas plutôt partie, qu'il la fit suivre par un Capitaine aux Gardes qui visita sa litière, lui abbatit son masque, et se saisit de trois ou quatre de ses domestiques qui furent amenés au Roi avec deux de ses Dames. Ils furent interrogés séparément sur la vie et sur les actions de la Reine Marguerite, et ensuite envoyés à la Bastille. Le Roi de Navarre fit quelques difficultés de recevoir sa femme après un tel affront. Il vouloit qu'on la punit, si elle étoit coupable, ou qu'on lui fit réparation, si elle ne l'étoit pas; mais comme le plus fort a toujours raison, il fut pour le coup obligé de la reprendre.

Ils ne furent pas long-tems ensemble, il étoit difficile que la Rei-

ne Marguerité se contint dans les bornes du devoir. Je ne sais si le roi de Navarre, ne pouvant souffrir le dérèglement de son épouse, lui en parla avec trop de chaleur, ou si cette Princesse fut bien aise de lui faire une querelle, pour avoir occasion de se retirer en quelque lieu de liberté, où elle pût donner l'esort à ses passions, sans que personne y trouvât à redire; ce qu'il y a de certain, est qu'elle leva le masque et se révolta hautement contre lui. Mais comme elle agissoit de son mouvement, et que la cour n'y avoit point de part, il en fut quitte en la chassant. Elle se retira en Auvergne, et choisit pour sa demeure le château d'Usson qu'elle fit fortifier, et où elle demeura jusqu'à ce que son mari la rappella, pour consentir à la dissolution de son mariage. Ce fut là qu'elle s'abandonna à toutes sortes de gens sans distinction, comme on le verra par le manifeste du Roi son époux; et c'est-

là aussi que nous la laisserons , pour aller voir ce qui se passe en Guyenne.

Le Roi Henri III y ayant fait un voyage , et le Roi de Navarre l'étant allé voir à Bordeaux , y fit connoissance avec la Comtesse de Guiche , veuve de Philibert , Comte de Grammont qui fut tué en Picardie au siège de la Fere. Cette Dame lui parut charmante , aussi lui rendit-il plusieurs visites pendant le séjour qu'il fit dans cette Province , et elle ne contribua pas peu à le consoler de l'infidélité de madame de Sauve. La Comtesse répondit à son amour , lui en donna plusieurs preuves tant qu'il demeura à Bordeaux , ils convinrent ensemble d'entretenir un commerce réglé de lettres qui passeroient par les mains du marquis de Parbere , qu'il avoit pris à son service , et dont la sœur étoit auprès de la comtesse ; il ne faut pas demander si cette belle accepta le par-

ti, et les paquets allerent régulièrement.

Cependant les partis étoient en armes. La guerre avoit son tems pour venger les haines particulieres et l'amour le sien pour donner ses plaisirs. Ces amusemens, qui pouvoient être funestes au Roi de Navarre, lui furent quelque-fois avantageux. Le Duc de Mayenne qui étoit en Gascogne, informé que le Roi alloit voir souvent la Comtesse de Guiche, crut qu'il ne seroit pas difficile de le surprendre; pour cet effet distribua sa Cavalerie, et fit occuper les lieux par les quels il croyoit qu'il devoit passer. Mais, soit que le Roi de Navarre fut averti de tous ces mouvemens, ou qu'on ne fit pas bonne garde, le Duc de Mayenne perdit inutilement près de deux mois à cette belle expédition, et donna le tems à plusieurs villes de songer à leur défense. Ce ne fut pas la même chose après la bataille de Coutras;

car le Roi de Navarre ayant défait les troupes de Joyeuse, au lieu de pousser sa pointe, et d'aller après sa victoire donner bataille à l'armée étrangere qui venoit au secours de la ligue, il laissa séparer la sienne, quelques remontrances que pût lui faire le Prince de Condé, ne retint que cinq cents chevaux, et se faisant accompagner par le Comte de Soissons, il alla voir la Comtesse de Guiche, et sacrifia les affaires de son parti au violent amour qu'il avoit pour cette Dame. Ce seroit ici le lieu de moraliser, et de remarquer combien l'amour a fait faire de fautes aux plus grands Capitaines; mais, comme les Histoires sont pleines de ces sortes de remarques, il vaut mieux dire un mot d'une circonstance considérable qui Précèda la bataille dont on vient de parler, et qui marque la bonté du cœur de ce Prince

Pendant le séjour qu'il fit à la Ro-

chelle, il débaucha la fille d'un officier; ce qui avoit déshonoré sa famille, et fort scandalisé les Rochelois. Les armées étant prêtes à donner, un Ministre, après avoir fait la priere, lui remontra publiquement que Dieu ne pouvoit bénir ses armes, si préalablement il ne se repentoit du péché qu'il avoit commis en cette occasion, et s'il ne réparoit, par une satisfaction publique, le scandale qu'il avoit donné. Il écouta cette remontrance avec attention, demanda pardon à Dieu de sa faute, et pria ceux qui étoient présens de vouloir être témoins de sa repentance. et d'assurer le pere de la fille, que si Dieu lui faisoit la grace de vivre, il répareroit, autant qu'il seroit possible, l'affront qu'il lui avoit fait. S'il s'en acquitta bien ou mal, c'est ce que je ne saurois dire au juste: ce qu'il y a de sûr, est que cette soumission fit un très bon effet, et ne contribua pas peu à encourager

les siens qui ne pouvoient se lasser d'admirer l'équité avec la quelle ce Prince offroit de faire raison à ses inférieurs.

On a dit de Henri VIII ' Roi d'Angleterre , qu'il a passé toute sa vie à se marier et à se démarier. On pourroit dire de Henri IV qu'il a passé toute sa vie à courir de maîtresse en maîtresse; car , à la réserve de la Duchesse de Beaufort et de la Marquise de Verneuil , la passion qu'il a eue pour les autres , n'a été qu'un feu passager. Cependant la Comtesse de Guiche fût celle de ses maîtresses qui contribua le plus à l'avancement des affaires. Elle fit la guerre à ses dépens et lui envoya des secours considérables d'hommes et d'argent. On dit qu'il lui avoit donné une promesse de mariage écrite et signée de son sang. Mais comme l'amour que les yeux ont fait naître s'affoiblit dès qu'ils ne remarquent plus les mêmes charmes , la Comtesse étant devenue

grosse et grasse et, par-dessus tout cela, fort haute en couleur, il s'en dégouta, et chercha les moyens de se délasser ailleurs.

Je ne saurois m'empêcher de dire un mot de la raillerie que le Duc d'Orléans faisoit au Comte de Grammont. Il lui disoit qu'il étoit son frere, puisque Henri IV, son pere, avoit couché avec sa mere. Le Comte répondoit qu'il étoit vrai que ce Prince avoit couché avec la Comtesse de Guiche sa mere, mais qu'il y avoit une bâche entre deux; de sorte que quand le Duc d'Orléans parloit de Grammont, il l'appelloit son frere Bâche.

Laissons l'amour pour quelque tems, pour voir la situation d'esprit où étoit alors Henri III. Il étoit extrêmement las de la guerre; c'étoit à ses dépens qu'elle se faisoit. Il avoit une aversion égale pour les Huguenots et pour les Princes de la Maison de Guise, et n'aimoit que ses favoris. La ligue, d'un côté, se croyoit

crovoit assez puissante , et le Roi de Navarre assez fort pour se défendre et pour traverser ses desseins: Catherine de Médicis , qui avoit ses vues particulieres , promit au Roi de trouver moyen de calmer tous ces orages. Pour cet effet elle eut une conférence avec le Roi de Navarre , au Château de Saint-Brix , près de Cognac, dont elle ne tira pas grand fruit. Elle s'étoit fait accompagner , selon sa louable coutume , par un nombre de belles femmes de la cour; mais personne ne donna dans le panneau , l'expérience ayant rendu tout le monde sage. Catherine , fort mal satisfaite de sa négociation, demanda au Roi de Navarre , sur la fin de la conférence : *Que voulez-vous donc , Monsieur ? Il n'y a rien là qui m'accorde , Madame*, répondit-il, en regardant les filles qu'elle avoit amenées,

Les malheurs de la guerre n'empêcherent pas que la cour de France ne passa l'hiver en festins et autres

réjouissances. Catherine de Médicis, qui ne songeoit qu'à ses desseins ambitieux, et ne se mettoit guere en peine des troubles de l'état, avoit établi des danses généralement par-tout, dans l'espérance d'amuser ses enfans et les autres Grands de la cour par ces vains divertissemens. Elle étoit trop habile en tout ce qui peut corrompre, pour ne pas savoir qu'il n'y a rien qui dissipe davantage l'esprit, et qui abaisse plus l'ame que ces divertissemens continuels, où les dames étaloient toujours ce qu'elles avoient de plus charmant. La Cour du Roi de Navarre, qui étoit alors à la Rochelle, s'enfloit comme la grenouille d'Esope, et faisoit de son mieux pour n'être pas inférieure à l'autre dans ces magnifiques divertissemens; et comme il n'est rien qui fasse plus d'impression sur les peuples, que l'exemple du souverain le bal, les mascarades et les autres

réjouissances , occupoient , tout le Royaume.

L'indolence et l'inaction de Henri III donnerent de grands avantages à la Ligue. La mort du Duc et du Cardinal de Guise fit éclater les Ligueurs. Le Roi ne sachant de quel côté se tourner , eut recours au Roi de Navarre. Ces deux Princes , qui n'étoient pas éloignés , et qui se défoient également l'un de l'autre , se virent , et s'offrirent un secours mutuel. Après avoir conclu un traité de trêve pour un an. Henri III étoit alors à Tours , toujours dans l'oisiveté et dans la nonchalance , parce qu'il se flattoit toujours de quelque accommodement avec la Ligue. Le Roi de Navarre l'y vint voir , et l'encouragea par tant de motifs d'honneur et de crainte , qu'il l'obligea de remonter à cheval. Deux bonnes nouvelles qui lui vinrent fort à propos , acheverent de le ranimer. L'une fut la défaite de Saveuse , et l'autre le gain de la bataille de Senlis. Les trou-

pes de la Ligue avoient assiégé cette Ville, dont la garnison étoit foible, mais composée de gens d'importance pour la plupart. Gilles des Ursins, Seigneur d'Armentières, força les retranchemens des assiégeans, et se jeta dans la ville avec quelques troupes. Ce petit secours encouragea la garnison; les assiégeans commençant à faire tirer leurs batteries, le Marquis d'Humieres, qui n'avoit alors que vingt ans, et qui, depuis son entrée dans la place, avoit déjà soutenu deux assauts contre le sentiment du gouverneur, envoya dire au commandant des Ligueurs, qu'il pouvoit s'empêcher de se donner la peine de battre ses murailles, et que s'il vouloit lui permettre de venir à l'assaut en brave homme, il les feroit abattre lui même. Cette résolution dut étonner la Ligue. Les assiégés profiterent de l'occasion, firent une sortie de deux cens chevaux, et après avoir enfoncé les gardes, une partie rentra dans la Ville,

et le reste alla faire avancer le secours que le Duc de Longueville leur avoit promis. Il vint en effet, et chargea les assiégeans si à propos, que ce camp bourgeois ne fit qu'une très-foible résistance.

Le Roi de Navarre commençoit à oublier la comtesse de Guiche, lorsque passant en Normandie, il vit Antoinette de Pons, Marquise de Guercheville, veuve de Henri de Silly, Comte de la Roche-Guyon, duquel elle avoit des enfans. Il en fut charmé, et eut pour elle une passion si violente, qu'il oublia tout-à-fait la Comtesse. Outre que la Marquise avoit de la beauté et de la jeunesse, elle étoit d'une conversation agréable: elle avoit été élevée à la Cour de Henri III, la plus galante et la plus polie de ce tems là, et avoit toute la délicatesse qui fait ordinairement distinguer les personnes du premier rang; au lieu que la Comtesse, pour laquelle il eut toujours de l'estime, étoit une provinciale.

qui n'étoit jamais venue à la cour : pour la naissance, elle étoit assez égale entre elles. Le Roi trouva plus de résistance dans le cœur de la Marquise qu'il ne s'étoit imaginé. Elle avoit autant de vertu que de beauté, et ne voulut jamais lui rien accorder ; et comme la vertu a quelque chose de vénérable chez les personnes même les plus corrompues, le Roi qui sans doute avoit de grandes qualités, lui sut bon gré de sa sagesse, et en demeura si charmé qu'il eut dessein de l'épouser. L'absence le guérit de cette passion, comme elle l'avoit guéri de plusieurs autres, et la vue d'une autre Belle ne lui donna pas le tems de se chagriner de la cruauté de la Marquise, ni de se souvenir des facilités qu'il avoit trouvées auprès de la Comtesse.

Les deux Rois étoient occupés au siège de Paris, qui étoit le centre de la Ligue. Marie de Beauvilliers, fille du Comte de Saint-Agnan, Abbessé de Montmartre, fit deman-

der au Roi de Navarre une sauvegarde, qu'il lui accorda le plus obligeamment du monde. Quelques jours après elle vint l'en remercier et lui fit son compliment, de si bonne grace, que trouvant en elle de la beauté et de l'agrément, il crut qu'il seroit dommage qu'une personne si bien faite finît ses jours dans le Couvent. Cette charmante Abbesse, que les austérités du Cloître n'avoient pas rendue intraitable, se fit un secret plaisir de remarquer que sous des habits si desavantageux sa beauté n'avoit pas laissé de frapper le Roi. Il n'étoit pas homme à étouffer sa passion naissante et à demeurer à moitié chemin. Il parle donc, il est écouté, et a la joie de s'appercevoir que ses avances ne seroient pas inutiles.

Sur ces entrefaites, Henri III, ayant été sacrifié au saint zele et à la ligue par la main parricide de Jacques Clément, moine Jacobin,

le Roi de Navarre que nous appellerons à l'avenir Henri IV, fut obligé de lever le siege. La douleur de la mort du Roi, le mauvais état de ses affaires, et les obstacles qu'il prévoyoit à se mettre en possession d'une si riche succession, ne l'empêcherent pas de songer à sa maîtresse. Il la fit conduire à Senlis, ville de son obéissance, et la traita si bien, qu'elle en eut de la reconnaissance. Comme elle avoit été forcée à se renfermer dans un Cloître, et que certains intérêts de famille, dont elle n'avoit pas été la maîtresse, l'avoient condamnée à un genre de vie si opposé à son inclination, elle fut ravie de se voir aimée d'un Prince qui pouvoit lui rendre la liberté. Ainsi les affaires de la guerre ne l'empêchoient pas de songer à l'Amour, et d'aller chercher les Maîtresses jusque dans les Monastères, avec autant de loisir et de tranquillité d'esprit, que s'il eût été en paisible possession de

la Couronne. Quoiqu'il eût de puissans ennemis en tête, il avoit cependant de grands avantages. Il voyoit que le Duc de Mayenne étoit lent à résoudre et plus lent encore à exécuter, négligeant à profiter de ses avantages, pesant de corps, grand mangeur et grand buveur. Ses Officiers et ses Domestiques n'étoient pas plus diligens que lui. Ceux qui avoient l'administration de ses finances étoient mauvais ménagers. Il manquoit toujours d'argent, lorsqu'il falloit en avoir. Sa lenteur glaçoit les plus échauffés, sa gravité ou, pour mieux dire, son orgueil, rebutoit ses plus fideles amis, et ses défiances continuelles dégoûtoient et choquoient ceux qui pouvoient lui rendre les services les plus importans. Ainsi il n'est pas étonnant que le Roi eût le tems de se délasser des fatigues de la guerre entre les bras de l'amour. A son exemple, la plupart de ses officiers, qui n'avoient point

d'occupation, ne songeoient qu'à faire de ces sortes de conquêtes, où il y a plus de plaisir que de gloire; et ceux qui n'en purent faire de cette espece profiterent du voisinage de Paris, acheterent des filles de joie, qui en infecterent une partie; de sorte que si ce siège eut duré plus long tems, Paris eût été, selon les apparences, aussi fatal à Henri IV, que Capoue le fut à Annibal.

Quelque attaché que fut le Roi auprès de la belle Abbesse, il n'oublia pas pour cela Madame de Guercheville. Son mérite lui étoit connu: comme elle avoit perdu son cœur, il voulut l'en consoler en lui donnant un époux en la personne du quel il pût faire connoître par ses faveurs le cas qu'il faisoit de sa vertu. Il fit choix de Charles du Plessis, Seigneur de Liancourt, Comte de Beaumont, premier Écuyer et Gouverneur de Paris. il écrivit à la Marquise en faveur de

ce Seigneur, comme il avoit écrit pour lui même quelque tems auparavant. Cette sage Dame, qui avoit écouté le Roi sans faire tort à sa vertu et sans s'attirer aucuns reproches, accepta franchement la proposition, et conserva la réputation qu'elle s'étoit acquise dans l'esprit du Roi. Il lui en donna des preuves quelque tems après; car s'étant marié à Marie de Médicis, il la fit Dame d'honneur de cette Princesse.

Ce Prince, qui faisoit des conquêtes partout, étoit souvent lui-même la conquête de l'Amour. Après avoir visité plusieurs Villes, il vint enfin à Mantes, où toutes les Dames s'étant réfugiées, formoient une espece de Cour. Il se fit beaucoup de plaisir d'y voir si belle compagnie; mais sur-tout il fut ravi de voir plusieurs personnes de qualité, dont une partie des parens avoit été à son service. et dont il avoit connu l'autre partie à la cour des

Rois ses prédécesseurs; et comme il étoit extrêmement galant, il les traita le plus honnêtement du monde, et elles, de leur côté, lui rendirent tout le respect qui lui étoit dû.

Le Roi, parlant un soir à son petit coucher de la beauté des Dames, n'oublia pas l'Abbesse, qu'il préféra à toutes les autres. Roger Duc de Bellegarde, Grand Écuyer de France, et autrefois favori de Henri III, qui étoit de la conversation, lui dit qu'il changeroit de sentiment, s'il avoit vu Mademoiselle d'Etrées. Il lui en dit tant de bien et lui fit un portrait si magnifique, qu'il lui fit venir l'envie de la voir. Cette Belle qui, par parenthese, étoit en commerce de galanterie avec Bellegarde, n'étoit pas alors à Mantes : quelque bonne envie qu'eut le Roi de la connoître et de l'aller voir il lui survint des affaires qui l'empêchèrent d'exécuter son dessein; et étant alors parti pour Senlis, il se rendit

auprès de l'Abbesse, la divertit du mieux qu'il lui fut possible, pour le peu de séjour qu'il y fit, et perdit l'envie de voir Mademoiselle d'Etrées.

Après avoir visité plusieurs autres places, il revint enfin à Mantes où le Duc de Bellegarde lui demanda permission d'aller à Coeuvres, qui est une maison située entre Soisson et Laon, où étoit alors Gabrielle d'Etrées qu'il aimoit passionnément. Il avoit quitté pour elle Madame d'Humieres qui lui avoit rendu mille services durant la maladie qu'il avoit eue à Mantes, et lui avoit sacrifié l'Amiral de Tillars qui avoit fait ce qu'il avoit pu pour s'en faire aimer. Le Roi refusa au Duc la permission de faire ce voyage, à moins qu'il ne fut de la partie. Ce fut alors que Bellegarde sentit la faute qu'il avoit faite; mais il n'y avoit pas moyen de s'en dédire. Ne pouvant donc disputer contre son maître, il fit voyage avec lui, et

en rapporta le déplaisir de voir qu'il trouvoit Mademoiselle d'Etrées plus belle qu'il n'avoit cru. En effet Bellegarde fut par son indiscretion l'instrument de ses propres malheurs; car il n'eut plus la liberté de voir sa maîtresse, et hasarda l'amitié de son Maître et sa propre fortune.

Gabrielle d'Etrées étoit fille de Jean Antoine d'Etrées, Marquis de Cœuvres, et de Françoise Babou de la Bourdaisiere. C'étoit la plus belle personne de la Cour; aussi le Roi en fut-il charmé. Il la fit venir à Mantes. Elle y fit une nouvelle conquête et captiva Henri d'Orléans, Duc de Longueville, qu'elle enleva à Madame d'Humieres. Ce prince qui avoit voulu la consoler de la perte du Duc de Bellegarde qui étoit un des Cavaliers de Cour le mieux fait ne fut ni glus constant ni plus fidele. Mademoiselle d'Etrées lui ravit sa liberté, et il n'y eut point de devoirs qu'il ne lui rendit pour s'en faire aimer, pen-

dant que le Roi étoit occupé à achever de détruire le parti de la ligue. Son absence, qui fut longue, ne diminua rien de l'amour qu'il avoit pour Mademoiselle d'Etrées; au contraire à son retour il eut de nouveaux attachemens pour elle et déclara d'un ton de maître qu'il ne vouloit partager son cœur avec personne. Le Duc de Longueville en fut affligé, mais Bellegarde le fut encore davantage: les espérances du premier pouvoient être sans fondement; mais l'autre étoit obligé de renoncer à un cœur dont il étoit déjà en possession. Il fallut pourtant payer d'obéissance; au moins Bellegarde promit au Roi tout ce qu'il voulut. La suite fera voir s'il s'en acquitta bien ou mal. Cependant Bellegarde s'en plaignit à sa maîtresse de la manière du monde la plus touchante: cette belle de son côté ne manqua pas de prendre part à son affliction. Comme les femmes sont plus violentes que les

hommes dans leur passion, Mademoiselle d'Étrées n'eut garde d'être aussi modérée que Bellegarde. Elle en vint à l'empchement, et dit au Roi, avec une extrême chaleur, qu'elle ne prétendoit pas être gênée dans ces inclinations, que la violence n'attireroit que son mépris et sa haine, si on l'empêchoit d'empousser un homme dont ses parens approuvoient la recherche. Son chagrin alla même si loin, qu'elle partit de Mantes, sans prendre congé du Roi et s'en retourna en Picardie.

Cette resistance rendit le Roi plus amoureux. Il étoit également affligé de sa colere et de son départ, et résolut de faire les dernieres soumissions pour faire sa paix avec cette Belle. La difficulté étoit de la voir; car il ne pouvoit aller à Cœuvres sans beaucoup de risque. Il falloit faire sept lieues en pays ennemi, traverser un grand bois, et passer à la vue de deux garnisons de la Ligue. Se faire accom-

pagner étoit rendre sa passion pu-
 blique et chagriner sa Maîtresse
 tout de nouveau ; y aller seul étoit
 trop s'exposer , parce que la cam-
 pagne étoit couverte de troupes ;
 demander conseil , il n'y avoit pas
 d'apparence , aussi étoit-ce un con-
 seil que personne ne pouvoit lui
 donner. Ces difficultés le désespé-
 roient et comme les desirs les plus
 modérés deviennent violens par les
 obstacles qu'ils rencontrent , le Roi
 qui n'étoit déjà que trop amoureux
 se résolut à tout risquer ; il monta
 donc à cheval avec quelques offi-
 ciers de confiance et fit quatre
 lieues avec eux. Comme il étoit à
 trois lieues de la maison de sa maî-
 tresse , il renvoya sa compagnie , mit
 pied à terre , s'habilla en paysan ,
 se chargea d'un sac Plein de paille
 et acheva son voyage à pied avec
 son sac sur le corps. Il n'y avoit
 rien qu'il ne fit lors qu'il étoit a-
 moureux. Il avoit quelquefois des
 desirs qui ne lui duroient qu'une

nuit; mais, lorsqu'il trouvoit des beautés qui le frappoient au cœur, il aimoit jusqu'à la folie et, dans ces violens transports, il ne paroissoit rien moins que Henri le Grand. La Fable nous apprend qu'Hercule prit la quenouille et fila pour plaire à la belle Omphale. L'aventure du sac de paille et de l'habit de paysan est quelque chose de plus bas encore. La Marquise de Verneuil l'a vu plus d'une fois à ses genoux essuyer ses dédains et ses injures.

Ce bizarre voyage lui réussit fort mal. Mademoiselle d'Etrées étoit avec Madame de Villars, sa sœur, à la fenêtre d'une galerie d'où l'on découvroit toute la campagne. Elle vit venir cette illustre paysan; et comme elle ne s'attendoit pas à une aventure si extraordinaire, elle le prit effectivement pour ce qu'il paroissoit. Le Roi ne fut pas plutôt entré dans la cour du Château, qu'il se défit de son sac et, sans faire deman-

der personne , il monta dans la galerie où il avoit vu sa maîtresse. Il ne faut pas demander si Mademoiselle d'Etrées fut surprise de le voir dans un équipage si peu convenable à sa dignité ; et au lieu de lui tenir compte de ce qu'il avoit hasardé pour elle , les civilités qu'il lui fit en l'abordant n'empêcherent pas qu'elle ne le reçût d'un air fort méprisant. Elle ne demeura qu'un moment avec lui , encore ne fut-ce que pour lui dire qu'il étoit si mal qu'elle ne pouvoit souffrir sa présence , tant il est vrai que l'aversion empoisonne toutes choses et même celles dont il semble qu'on devroit tenir le plus de compte. Tout déplait en ceux qu'on n'aime pas et tout plait au contraire en ceux qu'on aime. Je suis sûr que si Bellegarde avoit fait la même chose pour elle , il n'en auroit pas été reçu de cette manière. En un mot elle lui dit durement qu'il allât changer d'habit , et le quitta fort brus-

quement, laissant à sa sœur le soin de suppléer à son peu de civilité.

L'absence du Roi mit tout le monde en peine; on ne savoit ce qu'il étoit devenu, et quand on auroit publié sa cavalcade, personne n'auroit pu le croire. Il ne put jamais rien obtenir de Mademoiselle d'Etrées, aussi ne fut-il pas longtemps à Cœuvres: il revint à son armée et rassura tout par sa présence. On voyoit écrit sur son visage, en gros caracteres, le mauvais succès de son voyage, et son affliction paroissoit si grande, qu'on eut dit qu'il avoit perdu la moitié de son Royaume. Etant enfin revenu de son abattement, il reprit à l'ordinaire le soin de ses affaires; mais toute ingrate qu'étoit Mademoiselle d'Etrées, il ne pouvoit s'empêcher de songer à elle, il ne pouvoit s'imaginer qu'une si belle personne pût pousser la cruauté jusqu'au bout et il ne désespéroit pas de lui faire entendre raison. Il étoit que question de voir cette

Belle et de la voir sans courir tant de risque. Il fit donc savoir à son père qui étoit gouverneur de l'Isle de France qu'il lui destinoit une place dans son conseil et lui ordonna d'en venir prendre possession; et pour cet effet de se rendre à Mantes avec toute sa famille.

La suite fit voir que le Roi avoit bien jugé et qu'il n'y a gueres de Belles à l'épreuve d'un prince amoureux. En effet l'élévation de monsieur d'Etrées et les bienfaits qu'il recevoit tous les jours du Roi rendirent Mademoiselle d'Etrées plus humaine et l'obligerent à mieux traiter un Prince si libéral. Malheureusement il n'avoit gueres le tems d'en profiter et de gouter le plaisir d'un si agréable changement; car, étant obligé d'être à tout moment à cheval, ou pour exécuter quelque dessein contre les ennemis ou pour s'opposer aux leurs, cette cruelle nécessité l'arrachoit d'auprès de cette Belle.

Mademoiselle d'Etrées qui ne vouloit rien perdre et qui regardoit la pluralité d'amans comme la marque d'un grand mérite et comme un avantage qui met la beauté en réputation , fit toujours l'amour avec Bellegarde, pendant que le Roi fut absent, et ne laissa pas d'écouter le Duc de Longueville, de lui écrire, et d'en recevoir des lettres; mais ce Prince n'eut pas plutôt mis ordre à ses affaires, qu'il écarta tous ses rivaux et ne voulut partager avec personne un cœur dont il se croyoit seul digne.

Le Duc de Longueville fut le plus résigné et n'eut pas trop de répugnance à sacrifier son amour à sa fortune. Il fit les premiers pas et pria sa maitresse de finir un commerce qui pouvoit leur être également fatal : il la pria de lui rendre ses lettres et lui promit de lui rapporter les siennes. Mademoiselle d'Etrées n'eut pas la moindre peine à rompre une intrigue qui dans le fond

ne lui étoit pas fort chere, et l'on convint du jour où l'on devoit rendre les lettres de part et d'autre. Elle fut de fort bonne foi et rendit tout ce qu'elle avoit; mais le Duc ne fut pas si sincere, et retint les plus tendres, esperant de la mettre par ce moyen dans une espece de dépendance. Elle fut fort indigné de cette supercherie et résolut de s'en venger. Elle n'y réussit que trop bien et lui rendit un si mauvais service auprès du Roi, que le Duc qui alloit toujours de dignité en dignité s'engagea dans une ligue criminelle, et fut tué d'un coup de mousquet en faisant son entrée à Dourlens, par un soldat de la garnison qui fit une décharge pour lui faire honneur. On parla de cette mort avec l'incertitude et la variété dont on parle d'ordinaire de la mort des personnes distinguées. Quelques-uns dirent que c'étoit un effet de la vengeance de mademoiselle d'Etrées, et allerent même jusqu'à avancer

qu'elle avoit fait faire le coup, et, à dire vrai, il y avoit bien de l'apparence.

Quoique le Roi fut fort ménager, cen'étoit pas avec ses Maîtresses; car il n'avoit rien de réservé pour elles. Il lui étoit important que le Marquis de Cœuvres demeurât à la Cour; aussi n'épargnoit-il rien pour l'y retenir. Le bon-homme qui savoit que sa femme lui avoit fourni une pépinière de filles mal sages, comme il s'en étoit expliqué en secret à un de ses amis, et n'ayant pas grand sujet de croire que Mademoiselle d'Etrées fût la seule Lucrece de sa Maison, regardoit les bienfaits qu'il recevoit du Roi comme un prélude de l'illustre naufrage que sa fille alloit faire. La Marquise sa femme n'avoit pas déjà trop bonne réputation, ou plutôt elle en avoit une fort mauvaise. Elle s'étoit réfugiée en Auvergne, suivie du Marquis d'Allegre avec lequel elle vivoit dans un concubinage public, sans se met-

tre en peine du scandale qu'elle cau-
soit. Le bon-homme qui avoit de
l'honneur ne vouloit pas qu'on l'ac-
cusât d'avoir été la cause du déré-
glement de Mademoiselle d'Etrées;
et pour se dispenser du soin de veil-
ler sur sa conduite, il résolut de la
marier. Il jetta les yeux sur Nico-
las Dumersal, Seigneur de Lian-
court, Gentilhomme illustre par sa
naissance et par ses grands biens;
mais au reste aussi mal fait de corps
que d'esprit.

Mademoiselle d'Etrées connois-
soit le personnage et eût pu faire
au besoin le catalogue de ses infir-
mités : cependant elle ne laissa pas
de consentir au mariage, dans l'es-
pérance de se mettre à couvert par-
là des soins trop importuns de son
pere. D'ailleurs elle avoit fait pro-
mettre au Roi qu'il ne laisseroit pas
consommer le mariage. Elle fit va-
loir sa fidélité auprès de ce Prin-
ce, lui protesta qu'elle ne lui seroit
infidelle qu'à l'extrémité, et lui fit

jurer de venir à son secours le jour de ces noces , et de la mettre en lieu , où elle ne verroit son mari que quand il lui plairoit. Le Roi qui n'oublioit jamais les affaires de l'amour , se souvint bien de son engagement , mais il lui fut impossible de se rendre au rendez-vous. La nouvelle mariée cependant voyoit arriver l'heure fatale où elle devoit être livrée au monstre qu'on lui avoit choisi pour époux ; et ne voyant pas paroître son amant pour la délivrer d'un péril qu'elle craignoit autant que la mort , elle pesta dans l'âme contre sa négligence ; résolut de s'en venger et ranima toute sa vigueur pour soutenir courageusement toutes les attaques qu'on pourroit lui donner. Elle vit bien qu'elle ne devoit chercher de secours que dans sa résolution ; aussi fut-elle si ferme , qu'elle vint à bout de tous les empressements de son mari qui ne put jamais l'obliger à se coucher, quel-

ques prieres qu'il lui en fit. Le lendemain, il l'emmena chez lui, esperant qu'il en viendrait mieux à bout dans un lieu où il seroit le maître : mais cette précaution ne lui réussit pas mieux, car elle se fit accompagner par tout ce qu'elle avoit de parens à la noce, et ne voulut pas les laisser partir, que son amant ne fut venu à son secours.

Le Roi qui comptoit les momens et qui pestoit peut-être de son côté contre les soins auxquels sa couronne l'engageoit, arrive enfin à la Ville prochaine, mande à Liancourt de le venir trouver; et ce mari comme mode fut assez bon pour amener sa femme avec lui, esperant tirer quelque avantage pour sa fortune de l'amour que le Roi avoit pour elle. Il ne fut pas plutôt arrivé, que le Roi partit pour aller assiéger Chartres. Je ne sais ce que devint M. de Liancourt; mais pour Madame, elle suivit le Roi et se fit accompagner par sa soeur et par une de ses cousines.

Le siege fut long, et le Roi eut le tems de faire venir au camp Elizabeth de Babou, femme de François d'Escoubleau, Marquis de Sourdis, tante de Gabrielle d'Etrées, pour lui servir de gouvernante. Cette femme, rusée et habile en tout ce qui s'appelloit galanterie, donna de si bonnes leçons à sa niece, qu'elle se rendit entierement maîtresse du Roi par ses complaisances; et obtint pour le Marquis de Sourdis le Gouvernement de Chartres, après que la place auroit été prise; Gouvernement qu'il avoit eu autrefois et dont il avoit été dépouillé par la Ligue.

Le Roi, avant son commerce galant avec Mademoiselle d'Etrées, avoit fait proposer à la Reine Marguerite sa femme de consentir à la dissolution de leur mariage, moyennant certaines conditions et cette Princesse ne s'en éloignoit pas. Mais il fut le premier à faire naître des obstacles pour retarder la conclu-

sion du traité, parce qu'il aimoit passionnément Mademoiselle d'Étrées et qu'il craignoit qu'étant libre, ses sujets ne le pressassent de se remarier. Il l'auroit bien voulu, pourvu que c'eût été avec sa maîtresse; mais la chose ne se pouvoit, parce qu'elle avoit déjà un mari. D'ailleurs il avoit peur de la chagriner, s'il lui en faisoit la proposition, de sorte qu'ils ne se parloient que d'amour sans nocés.

Cependant comme le Roi souhaitoit extrêmement d'avoir un fils qui lui succédât, il eut dessein de marier Madame Catherine de Navarre. Cette Princesse étoit âgée de quarante ans, plus agréable que belle, un peu boiteuse et assez spirituelle; elle aimoit les belles lettres, et savoit beaucoup pour une femme. Le Comte de Soissons en avoit été autrefois amoureux et le Roi avoit eu quelque pensée de la lui donner. On dit même qu'il en avoit fait faire la proposition, et que ce fut pour

cela que le Comte quitta le parti de la Ligue et se rendit auprès du Roi. Mais le Roi ayant eu avis que le Comte de Soissons agissoit de concert avec ses ennemis, que son dessein étoit d'épouser sa sœur, et puis de rentrer dans les intérêts de la Ligue, ce mariage fut retardé, de sorte que le Roi trouvant vraisemblables les avis qu'il avoit reçus et le Comte ne pouvant souffrir les longueurs qui le désoloient, ils se quitterent enfin, fort mal satisfaits l'un de l'autre.

Cependant la Comtesse de Guiche, fâchée de ce que le Roi non-seulement ne l'aimoit plus, mais même se faisoit une espece de honte de l'avoir aimée, parce qu'elle étoit fort laide, ne manqua pas de profiter de l'occasion pour se venger d'un outrage que le beau sexe ne pardonne jamais et fit en sorte que ces amans se virent, se firent de nouvelles protestations d'amour, et s'entredonner des promesses de ma-

riage , résolu de se marier aussi-tôt que l'occasion s'en présenteroit sans se mettre en peine du consentement du Roi. Le siège de Rouen s'étant fait quelque tems après, ils crurent que la conjoncture étoit favorable pour l'exécution de leurs desseins. Il y eut des relais disposés de distance en distance ; et le Comte , sous prétexte de faire un voyage à Nogent , se rendit en Béarn avec toute la diligence possible. Mais ils ne furent ni assez fins ni assez secrets. Le Roi fut averti de toutes leurs démarches , et quelque diligence que fit le comte , l'officier du Roi fut plutôt arrivé que lui ; de sorte qu'il trouva des oppositions partout et fut contraint de s'en retourner sans rien faire. Le Comte qui étoit un jeune homme tout plein de cœur ne pouvoit souffrir l'affront qu'on lui avoit fait ; aussi chercha-t-il les moyens de s'en venger et pensa replonger le Roi et le Royaume dans les premiers malheurs.

Le Roi, pour ne pas courir le même risque, fit venir la princesse à la Cour et alla la recevoir sur les bords de la Loire où il lui présenta le Duc de Montpensier qu'il lui destinoit pour époux. Elle le reçut fort mal, soit qu'elle ne le trouvât pas à son gré, soit qu'ayant déjà donné son cœur au Comte de Soissons, elle n'eut rien à donner au Duc de Montpensier; cependant elle arriva à Dieppe, et y trouva Madame Gabrielle, car c'est ainsi qu'on appeloit Mademoiselle d'Etrées depuis son mariage. Elle la trouva belle, et digne en un mot de l'amour de son frere; ce qui ne fit en un mot qu'augmenter l'envie qu'elle avoit déjà contre elle. Madame Gabrielle eut besoin de tout son courage pour soutenir la hauteur avec laquelle Madame la traita; mais enfin sa constance étant à bout, elle pria le Roi de les séparer, après lui en avoir fait ses plaintes. Le Roi, qui vouloit contenter sa maîtresse sans désobliger

sa sœur, laissa celle-ci à Dieppe et mena l'autre à tous les voyages qu'il étoit obligé de faire.

Madame Gabrielle, qui ne quittoit presque plus le Roi, profita si bien des conseils de la Marquise de Sourdis sa tante (qui fut depuis Maîtresse du Chancelier de Chiverny) qu'elle prit une grande connoissance des affaires, et fit voir tant de pénétration et de jugement dans les matieres même les plus délicates et les plus importantes, qu'elle se procura par ce moyen l'entrée du Conseil. Le Chancelier ne contribua pas peu à lui procurer cet avantage. Il s'en étoit rendu amoureux, et n'avoit pu s'empêcher de le lui faire connoître; tant il est vrai qu'il n'y a rien de plus puissant que l'exemple du Souverain. Le Roi, qui eût voulu que tout le monde eût été amoureux comme lui, n'étoit pas fâché, à son intérêt près, qu'un homme de cette gravité fut atteint du même mal. Aussi n'en avoit-il

aucune inquiétude , parce qu'il comptoit que le Chancelier devoit se faire assez de justice pour sentir que ses charmes n'étoient pas assez grands, pour engager Madame Gabrielle à trouver bon qu'il l'entre-tînt de son glorieux martyre. Il le sentit en effet si bien, qu'il borna tous ses soins à se rendre nécessaire , et à lui procurer les moyens de satisfaire son ambition.

Mais , comme il n'y a point de bonheur durable et que les plaisirs les plus doux sont détrempez de quelques peines , la joie de Madame Gabrielle fut interrompue par la nouvelle qu'elle reçut de la mort de sa mere , massacrée par le peuple d'Issoire en Auvergne , qui s'étoit mutiné contre le Marquis d'Allegre son galant. Cette femme , comme on l'a déjà dit , vivoit d'une maniere fort scandaleuse ; aussi mourut-elle comme elle avoit vécu. On trouva même après sa mort des mar-

ques de ses débauches que la pudeur empêche de particulariser.

Madame Gabrielle étoit trop habile à goûter les plaisirs, pour ne pas savoir modérer le chagrin qu'elle eut de la mort de sa mere : aussi s'en consolait-elle avec le Duc de Bellegarde qu'elle aimoit toujours, et avec lequel elle entretenoit un commerce secret, sans que le Roi pût la convaincre d'infidélité. Ce n'est pas qu'il ne la soupçonnât ; mais elle lui faisoit tant de caresses, et tant de protestations de fidélité, qu'elle dissipoit tous ses soupçons. Il ne s'en fallut cependant de rien que ses précautions ne fussent inutiles. Le hazard pensa la découvrir ; mais l'amour la tira d'affaires. Le Roi écrivit à Madame Gabrielle de venir le trouver. Elle obéit, comme vous pouvez croire. Un dessein qu'il avoit en tête et qu'il vouloit exécuter l'obligea à partir de grand matin. Il laissa Madame Gabrielle au lit, sous prétexte qu'elle se trou-

voit incommodée. Bellegarde cependant fit courir le bruit qu'il s'en retournoit à Mantes. Mais ce n'étoit que pour mieux jouer son rôle. Le Roi ne fut pas plutôt parti, que la Rousse confidente de Madame Gabrielle, et dont le Duc de Sully fait un si vilain portrait, introduisit Bellegarde dans un cabinet dont elle seule avoit la clef, d'où elle le fit sortir aussi-tôt que sa Maîtresse se fut défaite de certains fâcheux qui étoient alors dans sa chambre.

A peine avoient-ils commencé à se prodiguer les plus tendres caresses, et à se mettre en état de goûter ce que l'amour a de plus doux, que le Roi, ayant trouvé des obstacles à l'exécution de son dessein, revint et les jetta par son retour dans un grand embarras. Au premier avis qu'on eût d'un contretems si peu attendu, la fille Rousse, qui ne manquoit jamais au besoin à sa bonne Maîtresse, remit le Duc dans son cabinet situé de manière que

que la porte donnoit sur la ruelle, et les fenêtres sur le jardin. Le Roi ne fut pas plutôt entré, qu'il demanda des confitures; et comme il savoit que la Rousse les tenoit enfermées dans ce cabinet, il en demanda la clef; cette habile confidente qui s'étoit mise en sentinelle, ou pour voir ce que le Duc deviendrait, ou pour lui donner le temps par son absence de songer aux moyens de se sauver, servoit d'excuse à Madame Gabrielle, qui pestoit contre cette fille, qu'elle disoit avoir étourdiment emporté la clef de ce cabinet. Le Roi, dont l'imagination étoit déjà frappée, crut que tout cela étoit de commande, et se mit en devoir d'enfoncer la porte, quelques prières que pût lui faire Madame Gabrielle qui le supplioit d'épargner sa tête, qui souffroit beaucoup d'un si grand bruit. Bellegarde, voyant qu'il étoit perdu s'il ne risquoit le tout pour le tout, ouvrit la fenêtre, et saute dans le jar-

din. Quoique la cabriole fût un peu extraordinaire, il eut le bonheur de ne se faire aucun mal. Si ce fut l'humidité du terrain qui le sauva, ou son agilité naturelle, c'est ce qu'il n'importe guere de savoir. Il suffit de dire que l'amour eut soin de sa conservation, et qu'il se retira sain et sauve. La Rousse qui étoit en faction n'eut pas plutôt vu faire le saut, qu'elle revint tout échauffée, et s'excusa en disant qu'elle n'avoit pas cru que sa présence fût nécessaire. Elle ouvre enfin le cabinet, et donne au Roi les confitures qu'il demandoit.

Ce Prince surpris au dernier point de n'y trouver personne, se déçoit de ses propres yeux, et croyoit que Bellegarde avoit comme les gens d'Enée le secret de se rendre invisible. Madame Gabrielle qui n'avoit encore rien dit, devint plus hardie lorsqu'elle vit son étonnement, et lui fit mille reproches injurieux. « Je vois bien, Sire, dit-

« elle , en soupirant profondément ,
 « que votre amour commence à se
 « lasser. Epargnez-vous la peine de
 « me faire une querelle qui vous
 « donne occasion de me quitter. Je
 « suis résolue de vous prévenir et
 « de me retirer auprès de mon
 « époux. La confiance doit être ré-
 « ciproque en amour ; et puisque
 « vous ne m'aimez pas assez pour
 « être assuré de ma fidélité , je dois
 « au moins être assez généreuse pour
 « mettre votre esprit en repos par
 « une prompte retraite. »

« Que vous me faites d'injustice ,
 « ma chere enfant ? » répondit alors
 « le Roi. Ne savez-vous pas qu'un
 « peu de jalousie est la marque as-
 « surée de l'amour le plus épuré et
 « le plus violent ? Si je vous esti-
 « mois et aimois moins , je n'aurois
 « pas tant de peur de vous perdre.
 « Mais , enfin , puisque mon procé-
 « dé vous offense , je vous promets
 « de n'être plus jaloux. Je mérite tou-
 « te votre colere , ma chere enfant ;

« mais enfin je ne suis pas indigne
« de grace, puisque je reconnois ma
« faute à vos pieds. »

« On est bien foible quand on ai-
« me , répartit Madame Gabrielle.
« Hé ! faut-il que les mouvemens de
« mon cœur vous soient si favora-
« bles ? vous méritez tout mon res-
« sentiment, et je n'en saurois avoir.
« Tout mon dépit se dissipe à la
« moindre apparence d'une conver-
« sation de cœur. Mais, au moins,
« souvenez-vous de votre promes-
« se », lui dit-elle, en lui jetant de
ces regards pleins de langueur et
d'éloquence, qui disent si bien ce
que la bouche ne sauroit exprimer.
Ce Prince eut effectivement tant
de peur qu'elle exécutât la menace
qu'elle lui avoit faite, qu'il fut long-
tems sans oser lui marquer le moin-
dre soupçon.

La Cour étoit dans cette dispo-
sition, lorsque la Duchesse de Gui-
se, qui étoit demeurée à Paris avec
les chefs de la Ligue, fit demander

un passeport pour aller passer quelque tems à une de ses terres. Ce passeport lui fut non seulement accordé de la meilleure grace du monde, mais elle fut encore priée de passer par la ville où le Roi étoit. Mademoiselle de Guise fut fort aise de ce voyage, moins pour contenter sa curiosité, défant assez ordinaire au beau sexe, que pour satisfaire deux passions aussi opposées que le sont l'amour et la haine; car elle aimoit Bellegarde, et haïssoit Madame Gabrielle, dont elle savoit qu'il étoit aimée. De sorte qu'elle ne vouloit voir l'un, qu'afin de le rengager, et l'autre pour chercher les moyens de s'en venger.

Pendant que Paris fut assiégé, il y eut souvent des treves, durant les quelles tous les braves se rendoient sur le bord du fossé pour entrer en conversation avec les Dames, qui pour cet effet se transportoient sur le rempart. Anne d'Anglure, seigneur de Givry, qui avoit été élu

vé, pour ainsi dire, avec Mademoiselle de Guise, l'aimoit passionnement, et prenoit soin de le lui faire connoître par ses déférences continuelles. Elle ne répondit pas à son amour; parce qu'elle visoit plus haut, comme nous dirons tout-à-l'heure. Elle lui avoit pourtant donné quelques espérances, et même on dit qu'elle lui avoit promis de l'épouser. Givry, le Cavalier, le mieux fait et le plus accompli qui fut à la Cour, soit pour la bravoure, soit pour les connoissances qu'il avoit dans les belles-lettres, soit pour l'esprit et pour la galanterie, fut si touché de son infidélité, qu'il s'abandonna bientôt après à son désespoir, et chercha partout une mort glorieuse qui finît tout ensemble et sa vie et ses peines. Le siège de Laon lui fit trouver ce qu'il cherchoit; aussi se jetta-t-il si souvent dans le péril, qu'il y demeura comme il le souhaitoit.

L'indifférence que Mademoiselle

de Guise avoit pour Givry, venoit des prétentions qu'elle avoit sur le cœur du Roi, qui avoit demandé son portrait, et qui témoignoît être disposé à l'épouser, en cas que ce mariage pût obliger les chefs de la Ligue à rentrer sous son obéissance. Une si magnifique espérance remplissoit d'orgueil une âme qui n'en étoit pas déjà mal pourvue, et lui faisoit mépriser tout ce qui n'approchoit pas du Trône; mais elle ne fut pas long-tems sans rabattre de cette fierté. Un des amis de Bellegarde l'ayant un jour sollicité de se trouver au lieu marqué pour la conversation avec les Dames, il y fut enfin entraîné par une espece de violence. Il y vit Mademoiselle de Guise, et la trouva si charmante, que ses yeux et son cœur furent également satisfaits. Cette Princesse qui n'étoit pas novice en l'art de galantiser, se fit une joie maligne du fracas qu'elle s'aperçut que ses traits avoient fait dans le cœur

de ce Cavalier ; et comme nous expliquons toujours à notre avantage ce qui flatte notre vanité , elle s'en retourna avec la secrete joie d'avoir fait une conquête. elle eut depuis occasion de le voir ; et après l'avoir bien examiné , elle le trouva fort à son gré , et fort digne d'être aimé : si bien qu'elle croyoit qu'il ne lui seroit pas difficile de se consoler des grandeurs qu'on lui avoit fait espérer , pourvu qu'elle passât le reste de sa vie avec un homme pour qui elle se sentoît déjà quelque chose de si tendre.

On avoit répandu dans le public que Bellegarde avoit eu part à la mort du Duc de Guise qui fut tué aux états de Blois quelques années après la S. Barthelemi. Madame de Guise ; à qui ces rapports avoient été faits , se fit montrer Bellegarde comme un homme qu'elle devoit haïr ; et fit tout ce qu'elle put pour

cela : mais il fut impossible à son cœur de suivre les mouvemens de son esprit. L'amour et le devoir se trouverent alors aux prises ; mais le devoir ne fut pas le plus fort. Elle eut beau ranimer son ressentiment , et rappeler la mémoire de son époux , le vivant l'emporta sur le mort , et elle sentit , avec une es- pece de confusion , qu'elle avoit pour le vivant des sentimens bien opposés. Ainsi la mere et la fille ne purent s'empêcher d'aimer une per- sonne que mille raisons de bienséan- ce devoient leurs rendre odieuse. Mademoiselle de Guise , qui avoit démêlé les sentimens de sa mere , fut bientôt convaincue qu'elle auroit à disputer avec elle le cœur de Belle- garde ; ce qui lui fit prendre la ré- solution de combattre sa passion naissante ou du moins de la dissi- muler. Si Mademoiselle de Guise avoit des raisons pour se ménager , Bellegardé n'en avoit pas moins. Il étoit trop sage pour quitter le cer-

tain pour l'incertain. Il résolut donc de son côté d'étouffer les sentimens de tendresse qu'il sentoît pour Mademoiselle de Guise, ou d'en faire au moins un grand mystere, de peur que Madame Gabrielle, qui l'avoit élevé et qui le soutenoit, n'employât tout son crédit pour le ruiner, si son infidélité venoit à sa connoissance.

Il étoit bien informé que cette Princesse n'ignoroit pas les bruits qui avoient couru à son desavantage au sujet du meurtre de Blois; et ne pouvant souffrir qu'elle le regardât comme complice de la mort de son pere, quoiqu'il ne songeât plus à s'en faire aimer, il fit agir ses amis, et les pria de dire, de sa part, à Madame et à Mademoiselle de Guise, qu'il étoit tout-à-fait innocent de la mort du Duc. Comme on croit aisément ce qu'on souhaite, ses excuses furent si favorablement reçues, que la Duchesse ne se contenta pas de dire à ceux qui en

parlerent , qu'elle n'avoit jamais cru ces calomnies , mais même défendit à sa fille d'accuser Bellegarde à l'avenir de la mort de son pere. La fille étoit pour le moins aussi facile à persuader que la mere ; jugez par-là de la peine qu'elle eut d'obéir à un ordre si doux. En un mot elles apprirent toutes deux par expérience, qu'il n'y a point de crime, quelque grand qu'il soit , que l'amour ne puisse expier.

Bellegarde ne se trouva pas peu embarrassé des honnêtetés de la Duchesse. Il ne savoit quel parti prendre , et étoit également combattu d'espérance et de crainte. Lors qu'il se représentoit de quelle manière Mademoiselle de Guise avoit répondu à ses regards passionnés, par d'autres qui ne l'étoient pas moins , il concluoit qu'il pourroit s'en faire aimer : d'un autre côté, lorsqu'il considéroit que ce seroit la dernière des ingratitudes de manquer de fidélité à une personne qui

lui sacrifioit un grand Roi, il ne savoit à quoi se résoudre. La raison, l'ambition et la gloire lui faisoient condamner son inconstance. Cependant, après tout, il ne pouvoit consentir à éteindre une passion qui lui donnoit de si belles espérances; et après avoir bien consulté, il ne voulut rompre, ni avec l'une ni avec l'autre, résolu de les servir toutes deux. Sur ce pied-là, il devoit chercher les moyens de plaire à la Duchesse de Guise; et en habile homme, il falloit profiter de la bonne volonté que la fille avoit pour lui. Il réussit également bien pour l'une et pour l'autre. Il leur envoyoit souvent des lettres ou des messages, et n'en recevoit que des réponses agréables.

Le Duc de Guise s'étant alors sauvé du château de Tours, où il avoit demeuré prisonnier depuis la mort de son frere, Bellegarde, qui le connoissoit très-particulièrement, l'envoya complimenter par un trom-

petite qu'il chargea de deux lettres pour les Princesses. Le Trompette, qui n'étoit pas mal habile, joua parfaitement bien son rôle, et trouva moyen de donner à Mademoiselle de Guise la lettre qu'il avoit pour elle, sans que personne s'en apperçut. Elle étoit si observée, qu'elle ne put lui parler. Elle se contenta de lui faire connoître par des signes obligeans qu'elle la recevoit avec plaisir. Quelle joie pour Bellegarde d'apprendre, par le retour de son homme, une si agréable nouvelle !

Voilà l'état où étoient ces personnes, lorsque Madame de Guise envoya demander au Roi le passeport dont on a parlé. Bellegarde, apprenant que la Duchesse étoit partie pour Mantes, conseilla au Roi d'envoyer au-devant d'elle, et en obtint la commission. Il seroit difficile de dire ce qui se passa dans cette entrevue : il se parlèrent en particulier ; et comme tout le monde a été secret, personne n'en

a rien su. Il y a pourtant apparence que la Duchesse ne manqua pas l'occasion d'expliquer à Bellegarde ce qu'elle pensoit pour lui, et que Mademoiselle de Guise rendit avec mesure les regards tendres et passionnés que ce Duc jetoit de son côté. La Duchesse ne pouvoit se lasser de louer la beauté de Madame Gabrielle; et plus elle la voyoit, plus elle la trouvoit aimable. Mademoiselle de Guise ne fit pas la même chose; car, quoiqu'elle fût convaincue qu'on ne lui donnoit rien de trop, elle ne pouvoit se résoudre de louer des charmes qui lui enlevoient un cœur sur lequel elle avoit fait de grands desseins. Madame Gabrielle, de son côté, faisoit un fort bon usage de ses yeux; car, les portant, tantôt sur Bellegarde, tantôt sur Mademoiselle de Guise, elle avoit peine à modérer le secret dépit qu'elle avoit de trouver cette Princesse si charmante. En un mot, toutes deux rivales et

toutes deux honnêtes, elles eurent besoin de toute leur sagesse pour se contenir dans les bornes de la civilité réciproque qu'elles se devoient. Mademoiselle de Guise ne put la soutenir jusqu'au bout. S'étant trouvée au cercle sur le soir, elle dit à Bellegarde, qu'elle aperçut derrière sa chaise, après avoir examiné quelque tems Madame Gabrielle, qu'elle n'étoit pas si belle qu'on l'avoit publié. Ce Duc n'osa répondre, de peur d'être entendu de Madame Gabrielle qui n'étoit pas éloignée.

Le Roi, qui se connoissoit en amour, et qui savoit que la Duchesse de Guise aimoit Bellegarde, conclut, sans balancer, qu'il ne faisoit semblant d'avoir de la complaisance pour la mere, que pour lui dérober la passion qu'il avoit pour la fille. Ce jugement du Roi produisit deux bons effets pour Bellegarde, car il le guérit de sa jalousie pour Madame Gabrielle qu'il

aima plus que jamais , et le fit renoncer au dessein qu'il avoit pour Mademoiselle de Guise. Bellegardé avoit besoin de l'un et de l'autre pour pouvoir continuer sûrement son intrigue avec ses deux Maîtresses. Le bonheur de ce Cavalier eût été complet , s'il avoit pu dissiper aussi aisément les soupçons jaloux de Madame Gabrielle , que ceux du Roi ; mais elle étoit trop habile pour prendre le change , et pour ne pas examiner de près toutes les actions de son amant. Aussi le fit-elle avec tant d'exactitude , qu'elle ne fut pas longtemps à s'appercevoir des soins qu'il rendoit à Mademoiselle de Guise. Elle étoit fort aise que le Roi donnât dans le panneau ; mais elle avoit tant de dépit de l'attachement de Bellegarde , qu'elle ne pouvoit goûter le plaisir que lui auroit donné la crédulité de Sa Majesté , si son esprit eut été plus tranquille.

Si Madame Gabrielle étoit fine et pénétrante , Mademoiselle de Guise

ne le fut pas moins. Elle s'aperçut des inquiétudes de sa rivale ; et soit qu'elle fut bien aise de posséder seule Bellegarde, ou qu'elle fut assez vaine pour n'être pas fâchée qu'on sentît que ses charmes étoient à craindre, elle n'eut plus aucun ménagement, et même elle affecta aux yeux de Madame Gabrielle, de donner à Bellegarde toutes les marques d'amour qui pouvoient porter sa jalousie au souverain degré. Elle se faisoit un sensible plaisir, ne pouvant rien gagner sur le Roi, de triompher au moins de celle qui lui avoit enlevé une si belle conquête ; et elle croyoit ne lui faire aucune injustice d'user de représailles, et de lui ôter Bellegarde, puisqu'elle lui avoit ôté le Roi.

La Duchesse de Guise ne demeura qu'un jour à la Cour, et partit aussi-tôt qu'elle eut obtenu la neutralité qu'elle demandoit, pour la maison où elle se proposoit de passer l'été ; et comme les Dames se

traient sans quartier lorsqu'il s'agit de leurs charmes, Madame Gabrielle ne put pardonner à Mademoiselle de Guise l'attentat qu'elle avoit fait sur le cœur de son amant, et eut une indisposition de commande qui lui servit d'excuse pour ne voir au départ ni la mere, ni la fille. La plupart des Grands de la Cour les accompagnerent fort loin; je vous donne à penser si Bellegarde fut du nombre. Il ne fut pas plutôt de retour, qu'il alla voir Madame Gabrielle, et lui rendit compte de ce qui s'étoit passé: elle le reçut avec tant de froideur, qu'il en eut beaucoup d'inquiétude. Ne voyoit-il plus la Princesse, Madame Gabrielle, s'emparoit encore de son cœur, et il craignoit si fort de la perdre pour l'intérêt de sa fortune, qu'il maudit cent fois son imprudence et sa légèreté. Si Bellegarde étoit dans l'agitation, la Duchesse de Guise n'y étoit pas moins. Elle ne pouvoit vivre sans ce Cava-

DE HENRI IV. 61

lier ; cependant il lui étoit difficile de le voir à l'aise , tant que la guerre dureroit. Elle résolut donc de lever cet obstacle , et porta le Duc de Guise , son fils , à traiter avec le Roi , auquel elle en donna avis par un courier qu'elle lui dépêcha. C'est ainsi que les Dames étoient le thermomètre des grandes affaires , qui ne haussoient ou ne baissoient , qu'à proportion que l'amour les poussoit. Le Roi ravi de faire rentrer ses Sujets dans le devoir par la douceur , et surtout ce jeune Prince qu'il estimoit , et qui avoit beaucoup de crédit dans le parti de la Ligue , accepta la proposition ; et Bellegarde eut ordre d'aller négocier avec la Duchesse. Madame Gabrielle ne fut point du tout contente du choix que sa Majesté avoit fait. Elle fit tout ce qu'elle put pour faire nommer un autre ministre , et disoit pour raison que Bellegarde étoit jeune et sans expérience , que cet emploi ne lui convenoit point ; qu'il

y réussiroit mal, et que sa personne ne seroit pas si agréable au fils qu'à la mere. Bellegarde, qui ne souhaitoit rien tant que de revoir Mademoiselle de Guise, employa tous ses amis pour se maintenir. Le Duc de Nevers même, qui occupoit alors la premiere place dans le Conseil, en parla au Roi, et applaudit au choix qu'il avoit fait. Il ne falloit pas être fort éloquent pour persuader sa Majesté en faveur de Bellegarde. Elle avoit senti que Madame Gabrielle n'agissoit que par un motif de jalousie; et c'étoit cela même qui faisoit que les raisons de sa Maitresse n'étoient pas de son goût.

Le Duc de Bellegarde partit enfin, et sa négociation n'eut pas tout le succès qu'il s'en étoit promis. La réduction de Paris, qui affoiblissoit extrêmement le parti de la Ligue, fut cause que le Roi ne put se résoudre à accorder au Duc de Guise les conditions qu'il demandoit. Bellegarde ne se rebuta pas pour cela; et comme il étoit soutenu par le Duc de Nevers,

qui avoit tout pouvoir , et qui faisoit tout ce qu'il vonloit , il fit faire au Duc de Guise un parti fort avantageux . Tout le monde fut surpris qu'une si grande affaire se terminât en si peu de tems , et d'une manière si avantageuse au Duc. Il vint saluer le Roi à Mantes ; ensuite il rendit ses devoirs à Madame , qui le trouva fort à son gré , et crut qu'il étoit préférable au Comte de Soissons.

Bellegarde ayant fait l'accomodement du Duc de Guise , Madame Gabrielle voulut se faire honneur de celui du Duc du Maine , dont elle espéroit se servir pour le dessein qu'elle avoit d'épouser le Roi. Elle tournoit alors toutes ses pensées de ce côté-là , et ce grand dessein étoit la , maîtresse roue de tous ses mouvemens. C'étoit dans cette vue qu'elle avoit travaillé à le convertir ; et comme il n'y a point de raisons que l'éclat d'une Couronne , et les sollicitations d'une Maîtresse qu'on adore ne

fassent trouver excellentes, elle eut le bonheur d'y réussir. Elle fit donc négocier auprès du Duc, qui lui promit d'employer tout son crédit pour l'élever sur le Trône : elle disposa les choses pour une trêve générale, et s'empara si bien de l'esprit du Président Jannin, qui négocioit cet accommodement par ordre du Roi, qu'à la recommandation de cette Dame, il passa plusieurs articles qui auroient été fort contestés sans cela.

A propos de la conversion du Roi, il ne sera pas mal-à-propos d'insérer ici la lettre qu'il écrivit quelques jours auparavant à Madame Gabrielle. Elle est d'original ; aussi n'y changera-t-on rien.

« Mon Cœur, j'arrivai hier au
« soir de bonne heure, et fus impor-
« tuné de Dieu-Gard jusqu'à mon
« coucher. Nous croyons la trêve,
« et qu'elle doit se conclure au-
« jourd'hui. Pour moi je suis à
« l'endroit des Ligueux de Saint

« Thomas. J'ai commencé ce matin
 « à parler aux Evêques. Outre
 « ceux que je vous envoyai hier
 « pour escorte, je vous en envoie
 « cinquante aujourd'hui, qui va-
 « lent autant de Cuirassiers. L'es-
 « pérance que j'ai de vous voir
 « demain, retient ma plume de
 « vous faire plus long discours. Ce
 « sera Dimanche que je ferai le
 « saut périlleux. A l'heure que je
 « vous écris, j'ai cent importuns
 « sur les bras, qui me font haïr
 « Saint Denis, autant que vous
 « haïssez Mantes. Bon jour, mon
 « Cœur : venez demain de bonne
 « heure ; car il me semble déjà
 « qu'il y a un an que je vous ai
 « vue. Je baise un million de fois
 « les belles mains de mon Ange,
 « et la bouche de ma chere Mai-
 « tresse. Ce 23 de Juillet. »

Reprenons le fil de notre His-
 toire, et disons que le Roi partit
 de Mantes pour aller faire le siège
 de Laon. Quelques jours après son

départ, Madame Gabrielle accoucha de César, qui porta le titre de Monsieur, et qui fut fait depuis Duc de Vendôme. Le Roi en eut une joie extrême, et fit sâ chere Maitresse *Marquise de Beaufort*. Quoiqu'il lui fût impossible de l'aimer plus qu'il faisoit, il en fit néanmoins beaucoup plus de cas, et eut pour elle plus de respect qu'auparavant, voulant aussi que les autres l'imitassent en cela.

La Marquise de Beaufort, car c'est ainsi que nous l'appellerons à l'avenir, soutenue de quelques Grands de la Cour, avoit fait déclarer la guerre aux Espagnols, espérant de conquérir la Franche-Comté pour son fils. Cette entreprise fut malheureuse en tout. Les intelligences sur les quelles on avoit compté, n'aboutirent à rien; et le Roi, de retour à Paris, pensa être tué dans la chambre de M^d. de Beaufort par un étudiant des Jésuites, qui lui donna un coup de couteau à

la lèvre inférieure ; mais heureusement il en fut quitte pour une dent. Cet attentat fut suivi du fameux Arrêt du Parlement de Paris contre les Jésuites , qui furent banis du Royaume comme *perturbateurs du repos public , et corrupteurs de la jeunesse.*

La Marquise de Beaufort, que l'attentat de Jean Chastel avoit fort alarmée , et qui craignoit que quelque désespéré ne renversât d'un seul coup toutes ses espérances , travailloit avec application à disposer le Roi au mariage qu'il souhaitoit de tout son cœur. Il y avoit deux grands obstacles à surmonter. Il falloit faire rompre le mariage du Roi , et même le sien. Le premier lui paroissoit difficile , et ce fut aussi par là qu'elle commença. Il s'agissoit d'avoir le consentement de la Reine Marguerite. Elle lui en fit faire la proposition ; mais ses Ministres ne revinrent pas satisfaits de leur

négociation. Cette Princesse ne pouvoit se résoudre à abandonner une place dont elle avoit été la maîtresse, pour la voir Posséder par une personne d'un rang si inférieur au sien. La Marquise de Beaufort fut fort affligée de ce mauvais succès ; mais elle s'en consola avec Bellegarde, qui en devint plus passionné que jamais, et qui proportionnoit ses caresses et ses assiduités au crédit de cette Dame.

Madame, sœur du Roi, et le Duc de Guise, ne faisoient plus un mystère de leur amour. Quoique Bellegarde se fût raccommode avec Madame de Beaufort, il ne laissoit pas de voir à l'ordinaire Mademoiselle de Guise. Ses visites étoient si fréquentes, que le frère de cette Princesse commençoit à le trouver mauvais. Il accusoit Bellegarde de témérité, et n'étoit pas moins téméraire que Bellegarde. Il s'en ouvrit à sa sœur d'une ma-

niere si dure et si désobligeante, que Bellegarde fut obligé de songer aux moyens de le mettre hors d'état de le traverser. Il fit entendre au Duc de Nevers, qui ne pouvoit rien lui refuser; que la recherche que Monsieur de Guise faisoit de Madame, sans la permission des puissances, blessoit leur autorité. Il fit enfin si bien, qu'il fit reléguer le Duc de Guise en Provence, sous prétexte de l'en faire Gouverneur. La Marquise de Beaufort demanda ce Gouvernement pour le prince, et l'obtint sans peine. Il eut ordre de partir incessamment, et n'eut presque pas le tems de prendre congé de Madame.

Cette Princesse étoit au désespoir de la perte de son amant; et comme elle ne savoit d'où lui venoit le coup, elle s'en prenoit à tout le monde. Elle mit tout en œuvre pour découvrir ses ennemis; mais n'en pouvant venir à

bout, elle attribua ce coup à la cruauté de sa destinée, et se consola enfin par la conquête qu'elle fit de Jean-Louis de Nogaret de la Valette, Duc d'Epéron. Il n'étoit, ni si jeune, ni si bien fait que le Duc de Guise. Elle ne laissa pas de s'en contenter, et d'entretenir avec lui un commerce de galanterie qui durera jusqu'à son mariage avec le Duc de Bar, fils de Charles, Duc de Lorraine, qui fut conclu à Monceaux, terre que le Roi avoit donnée à Madame de Beaufort. Ce mariage avoit trainé deux ans à cause de diverses difficultés sur le fait de la Religion. Les deux Parties étoient également mécontentes d'être sacrifiées par leurs parens à des intérêts d'État contre les sentimens de leur conscience. Aussi ne vécurent-ils pas trop bien ensemble; car six mois après leur mariage, le Duc, Prince fort bigot, fit un voyage à Rome, *incognito*, pour demander l'abse-

tution au Pape, et dispense pour l'avenir, et cela, fondé sur les vains scrupules dont son Confesseur avoit allarmé sa conscience. Le Pape lui refusa la dispense, et lui donna l'absolution, à condition de ne retourner jamais avec Catherine de Navarre, mais de la répudier, si elle ne vouloit pas se faire Catholique. Ce pauvre Prince fut assez simple et assez bigot, pour promettre tout ce qu'on voulut, pourvu qu'on le reçût secrettement à la paix de l'Eglise, en attendant qu'il pût l'être publiquement. Ainsi cette infortunée Princesse demeurera veuve au milieu de son mariage.

Avant que nous sortions de Monceaux, il faut dire un mot de la maladie du Roi, qui suivit de près la conclusion du mariage de Madame Catherine. Ce Prince avoit commencé de faire une diette, lorsqu'il tomba malade d'une rétention d'urine, accompagnée d'une

grosse fièvre et de défaillances de cœur. Le mal fut violent, et l'on craignit pour sa vie; mais ce ne fut rien, et le Roi fut sur pied deux ou trois jours après. Madame de Beaufort, qui s'étoit vue sur le bord du précipice, le sollicitoit continuellement de l'épouser, et l'en sollicitoit d'autant plus pressamment, que les soins qu'elle avoit eut pour lui, et la tendresse qu'elle lui avoit témoignée en cette occasion, sembloient l'obliger à lui tenir parole. Le Roi étoit résolu de la contenter; et à la vérité, les Historiens lui rendent témoignage, qu'aux inconvéniens près, il n'étoit pas indigne de cet honneur.

La solennité des noces de Madame avec le Duc de Bar étant faite, cette Princesse alla quelque tems après dans les états de son époux. son départ fit grand plaisir à la Marquise de Beaufort, qui se vit par là, délivrée du chagrin qu'elle avoit de rendre à la

naissance de cette Princesse, plutôt qu'à sa personne, des déférences qui étoient souvent mal reçues.

Retournons au Duc du Maine, qui traînoit encore les misérables restes de son parti délabré. Les Espagnols ayant assiégé Cambray, le Roi se mit en état de secourir cette importante place; mais elle fut prise avant qu'il arrivât. La perte de cette ville ne fut pas le seul chagrin qu'il eut en cette occasion. Les gens de guerre, naturellement insolents, poussèrent sa patience à bout, et il eut la mortification d'entendre dire à son armée que le Roi avoit bien voulu perdre Cambray, puisqu'au lieu de venir le secourir lorsqu'il le falloit, il s'étoit amusé à Laon avec sa maîtresse. Le Roi, pour se dédomager de cette perte, assiége une autre place, et écrit cette lettre à sa maîtresse;

« Mon Menon, j'ai reçu la vôtre

« que vous m'avez écrite par l'Avocat
« Courvadon. S'il se fait quelque
« chose pour lui, ce sera à votre
« considération je vous en parle
« avec incertitude, parcequ'en telles
« affaires, je prends conseil de Mon-
« sieur le Chancelier qui en a plus
« que moi. Quant au mariage de la
« Bourdaisiere, si elle eût eu à en
« mourir, j'eusse été l'homicide. Je
« suis toujours en peine de Vitry ;
« les champs sont bien plus gais que
« la ville ; vous le trouverez ainsi
« quand nous serons ensemble.
r Bonjour ; mon tout, je te baise
« un million de fois. »

Il partit le lendemain pour aller
voir sa Maîtresse, et laissa la con-
duite du siège à ses Généraux. Il y
revint néanmoins quelques jours
après avec le Duc du Maine. Ma-
dame de Beaufort, qui avoit com-
mencé son accommodement, y mit
la main, et l'emporta sur plusieurs
autres qui étoient d'avis qu'il ne lui
falloit aucun quartier, puisqu'il avoit

tant attendu. Elle lui fit faire un parti fort avantageux ; car, outre qu'elle étoit naturellement généreuse, elle étoit bien aise de se faire des amis, tant parce qu'aspirant à devenir Reine, elle en avoit besoin pour faire casser le mariage de la Reine Marguerite, que parce qu'elle vouloit s'assurer d'un protecteur en cas que le Roi vint à lui manquer, et comme elle ne pouvoit rien espérer ni des Princes du Sang, ni des Huguenots, qui n'avoient pas beaucoup de sujet de l'aimer, ni des ni des politiques, elle n'oublioit rien pour le mettre entierement dans ses intérêts.

Lorsque le soldat s'est une fois donné la liberté de parler avec peu de respect, des actions de son souverain, il croit être en droit de le faire toujours, et sur-tout quand il se voit soutenu de quelque personne de considération, L'insolence de Cambray en produisit

une autre quelque tems après, qui chagrina d'autant plus le Roi, qu'il se vit contraint de céder à la nécessité de la conjecture. Amiens ayant été surpris par les Espagnols, le conseil du Roi fut d'avis qu'il falloit le reprendre avant que les ennemis eussent le tems de s'y fortifier. le Roi partit pour cette expédition avec toute sa cour. Madame de Beaufort même fut du voyage et prit son quartier auprès de celui du Roi, les soldats qui rejettoient sur cette femme tous les mauvais succès murmurerent hautement de ce qu'on l'avoit fait venir là. Le Maréchal de Biron même sans considérer qu'il n'est rien de plus dangereux que de blâmer les plaisirs de son souverain, et de se donner la liberté de lui faire connoître son foible, lui en fit de grands reproches; de sorte que sa Majesté ne pouvant ou n'osant réprimer ces insolens, fut obligée de faire retirer sa Maîtresse.

Nous avons dit que le départ de Madame fut un grand sujet de joie pour la Marquise de Beaufort. Bellegarde sut bien profiter de ce moment de bonne humeur où la Marquise se trouvoit alors, pour la disposer à faire amitié avec Mademoiselle de Guise. Comme il craignoit que l'amour qu'il avoit pour celle-ci ne lui fit enfin perdre l'autre, il prit le parti de les mettre bien ensemble; et même il menagea si bien son ancienne Maîtresse, qu'il lui fit comprendre que le seul moyen de guerir le Roi de sa jalousie, dont il donnoit de tems en tems des marques, étoit qu'elle trouvât bon qu'il se mariât à mademoiselle de Guise. Celle-ci qui sentoit bien qu'elle pouvoit tirer de grands avantages de ce raccommodement, puisque toutes les graces passoient alors par le canal de Madame de Beaufort, en fit volontiers toutes les avances. Ces deux Dames furent depuis si bien

unies, qu'on les voyoit toujours ensemble, et qu'elles affectoient d'être habillées de la même manière, et de porter les mêmes garnitures. Le Roi fut la dupe de cette réconciliation ; car il demeura convaincu que Bellegarde n'étoit en aucun commerce avec la Marquise. Un accident imprévu le détrompa, et le rejetta dans sa première jalousie. La marquise avoit reçu un billet de Bellegarde : la Rousse occupée d'une petite incommodité qu'avoit alors sa Maîtresse l'oublia sur sa toilette. Le Roi, qui avoit grand soin de sa Maîtresse, envoya de grand matin chez elle, Béringhen, son premier valet de chambre, pour savoir l'état de sa santé. Béringhen étant dans la chambre de Madame de Beaufort, jette les yeux sur ce billet, s'en saisit, et le porte à son maître. Le Roi qui avoit fort bonne opinion de tout ce qu'il aimoit, ne savoit ce qu'il devoit en croire ; cependant

il donna ordre à Béringhen d'observer ces deux amans. Il s'acquitta si bien de sa commission, qu'ayant vu entrer Bellegarde dans la chambre de la Marquise, il fut d'abord en avertir le Roi, qui commanda sur le champ à Charles de Choiseul, Marquis de Pralin, Capitaine des Gardes, et depuis Maréchal de France, d'aller tuer ce Cavalier entre les bras de son infidèle. Pralin qui aimoit fort ces deux amans, fut au désespoir d'un ordre de cette nature. Il eut donné toutes choses pour en être dispensé : mais il n'y avoit pas seulement moyen de faire semblant d'avoir cette envie. Il obéit donc ; mais si mal, que le coupable eut le tems de se sauver. En passant par la salle des gardes, il se fit suivre par cinq ou six ; mais il fit tant de bruit, et prit un si long détour, qu'étant entré, il ne trouva que Madame de Beaufort, à la-

quelle il apprit naturellement le sujet de son voyage. Elle vit bien qu'il n'avoit pas voulu la surprendre; elle l'en remercia, et lui promit de se souvenir du bon service qu'il lui avoit rendu. Aussi ne l'oublia-t-elle pas; car à sa recommandation, et à celle de Mademoiselle de Guise, autant intéressée que la Marquise, à la conservation de Bellegarde, Pralin devint bientôt après Maréchal, et l'un des plus puissans hommes de la Cour. La Marquise de Beaufort se plaignit encore au Roi, lui reprocha ses injustes soupçons, et le peu de fond qu'il y avoit à faire sur ses promesses et sur son amitié. Il lui montra, pour se justifier, la lettre que Béringhen lui avoit donné. Elle jura qu'elle en ignoroit le contenu, et qu'elle ne l'avoit pas lue. En un mot, il lui fut facile de se justifier, parcequ'on étoit tout disposé à la trouver innocente, et qu'on eut été bien fâché de la convaincre. Cepednant l'esprit

du Roi n'étoit pas content, la lettre l'embarassoit, et répandoit de temps en temps certains nuages de défiance, dont il ne se pouvoit entierement débarrasser. En un mot, il fallut, pour le mettre en repos, que la Marquise consentit à la retraite de Bellegarde, qui eut ordre de quitter la Cour, et de n'y revenir qu'il ne fut marié et accompagné de sa femme.

Le Duc obéit, et pour n'être pas longtems éloigné du centre des plaisirs, il se maria à Anne de Beuil, fille d'Honoré de Beuil, Sieur de Fontaine, qui fut tué au siège de Saint-Malo, après que cette ville se fut déclarée pour la Ligue. Il revint à Paris avec son épouse, et y trouva une nouvelle beauté qui ne faisoit que d'arriver à la cour : c'étoit Louise de Budos, fille de Jacques de Budos, Vicomte de Portes, et de Catherine de Clermont. Cette beauté qui s'étoit mariée depuis peu au Connétable de

Montmorenci, étoit la terreur de tout ce qu'il y avoit de femme galante. Aussi n'y eut-il guères d'amans dont la fidélité fut à l'épreuve de ses charmes; mais elle avoit tant de fierté, qu'elle regardoit avec le même mépris la jalousie de ses semblables, et l'amour des Courtisans. Le Roi fut aussi sensible que les autres aux attraits de cette merveille, à laquelle il rendit de fréquentes visites, sans se mettre en peine s'il chagrinoit, ou non, Madame de Beaufort. La Connétable, selon la bonne coutume de son sexe, se félicitoit du chagrin qu'elle causoit à la Marquise; et n'ayant aucun dessein de profiter des assiduités de Sa Majesté, elle s'en divertissoit avec le Maréchal de Biron auquel elle avoit donné toute son affection. Elle ne jouit pas longtems, ni des avantages de sa bonté, ni de la joie maligne qu'elle se faisoit des inquiétudes de la Marquise. Elle mourut en

couche, et Madame de Beaufort se vit délivrée par sa mort d'une redoutable rivale. La Connétable laissa deux enfans, tous deux fort jeunes : l'un étoit Henri IIe. du nom, Duc de Montmorenci, qui fut depuis Pair et Maréchal de France, et mourut à Toulouse sur l'échafaud l'an 1632; et l'autre, Charlotte-Marguerite de Montmorenci, qui hérita des charmes de sa mere, et fut mariée a Henri de Bourbon, premier Prince du sang. Cette fille fit encore plus de fracas que sa mere, et mit toute la Cour en combustion. Nous en parlerons en son lieu. Achéons l'histoire de Madame de Beaufort.

Pendant que tout cela se faisoit la Marquise de Beaufort accoucha de Catherine-Henriette, légitimée de France, qui épousa en 1619 Charles de Lorraine Duc d'Elbœuf. Ce fut alors qu'elle fit dissoudre son mariage, et, peu de tems après, elle accoucha d'Alexandre de Ven,

dôme, nommé communément le Grand-Prieur de France, qui mourut prisonnier au Château de Vincennes où Louis XIII. le fit enfermer. La Marquise se voyant alors libre par la dissolution de son mariage, tourna tous ses soins et toute son industrie à se mettre la Couronne sur la tête. Le Roi plus amoureux que jamais, et tout joyeux des enfans qu'elle lui avoit donnés, fit tout ce qui dépendoit de lui pour la satisfaire, et il en étoit tellement entêté qu'il chassa de la Cour Nicolas de Neuville Seigneur de Villeroi, secrétaire d'état, pour s'être donné la liberté de lui remontrer en bon et fidel serviteur, les inconvéniens où il s'exposoit par un semblable mariage. Il savoit qu'il ne lui seroit pas difficile d'y faire consentir la Reine Marguerite ; de sorte que ne s'agissant plus que d'avoir l'approbation de la Cour de Rome, il l'envoya solliciter par Nicolas

Brulard, Seigneur de Sillery auquel il donna la qualité d'Ambassadeur extraordinaire. Sillery étoit alors Président au Parlement de Paris. Ce Ministre étoit fort habile, et outre le zele qu'il avoit pour les intérêts de son maître, il devoit une partie de sa fortune à la Marquise de Beaufort, qui pour mieux l'encourager à lui rendre cet important service, lui promettoit la charge de Chancelier, qu'elle lui fit donner en effet, sans se mettre en peine des intérêts de Chiverny, intime ami de sa sœur, pour laquelle elle croyoit avoir assez fait, en obtenant un chapeau de Cardinal pour son fils aîné.

Avant que de parler du succès de la négociation de ce Ministre, il ne sera pas mal à propos de faire voir sur quels fondemens le Roi demandoit la dissolution de son mariage; et pour cet effet, l'on ne sauroit mieux faire que d'insérer ici le Manifeste qu'il fit publier, où

l'on verra la Reine Marguerite dépeinte de toutes ses couleurs, et ses impudicités si bien particularisées, qu'on demeurera d'accord, que nous avons eu raison de renvoyer ici son caractere et ses amours, dont nous n'avons plus haut parlé exprès qu'en passant.

*Manifeste de Henri IV, sur
son divorce d'avec Cathe-
rine de Valois.*

Les tyrans, et ceux qui ne se soucient pas d'être haïs, pourvu qu'ils soient craints, disent d'ordinaire que les Rois qui font la loi, sont au-dessus de la loi, et que leur bon plaisir doit être la règle de tout. Je déteste une maxime si tyrannique. Celui qui fait les loix, doit les faire observer par son exemple : plus un Prince est grand, plus il doit être équitable. Sa véritable gloire consiste dans la douceur et dans l'affection de ses Sujets. Il est vrai que j'ai été contraint de conquérir par les armes le Royaume que le droit de ma naissance me donnoit ; mais toute la terre m'est témoin que j'ai pardonné à plus d'ennemis que je n'ai vengé d'outrages. Les perturbateurs de l'État, aussi bien que

mes ennemis particuliers ont ressenti les effets de ma clémence. Cependant, après tout cela, j'apprends que non-seulement les Étrangers, mais même plusieurs François, peu affectionnés à mon service, trouvent mauvais qu'après vingt-huit ans de mariage, je me sois séparé de la sœur des Rois mes prédécesseurs, sous prétexte de la parenté qui est entre nous. Les uns m'appellent voluptueux, les autres athée, et tous ensemble ingrat. Je croyois pouvoir me dispenser d'entretenir le public de l'endroit le plus chagrinant de ma vie, que j'avois condamné pour mon repos, à un éternel silence. Mais puisqu'il s'agit de mon honneur, et qu'une cruelle nécessité m'oblige à repasser, pour ma justification, sur des faits si désagréables, je veux bien éclaircir ceux qui se sont laissés abuser, et confondre en même temps la malice de mes ennemis cachés, en exposant aux yeux de

toute la terre les véritables causes du divorce que je demande. Dans le rang où Dieu m'a élevé, il ne suffit pas que ma vie soit sans reproche, il faut éviter encore qu'elle ne soit soupçonnée, et tirer enfin le rideau sous lequel j'avois voulu cacher les désordres de ma Famille.

On dit que le Ciel envoie des avertissemens à ceux qui sont nés pour commander aux autres, des malheurs qui doivent leur arriver. Si la pluie de sang qui tomba à Rome, avant la bataille de Cannes, fut un présage de la perte que la République y devoit faire, le sang qui fut répandu le jour de mes nocces, fut aussi le triste présage des cruels déplaisirs que devoit me causer cette fatale union. Je ne profitai pas de ce mauvais augure, et je ne fis aucune réflexion, non plus qu'aux paroles du Roi Charles IX, frere de cette impudique, qui, connoissant mieux que moi, dit plaisamment : *qu'il ne donnoit pas sa Margot*

seulement pour femme au Roi de Navarre, mais à tous les Huguenots de son Royaume. J'y donnai un sens bien différent du sien, et je crus qu'il la regardoit comme un noeud qui devoit à l'avenir attacher inviolablement tous les huguenots à son service. Le tems ne m'a que trop bien développé le mystere de cet oracle. J'avois si peu pratiqué cette Princesse, que je ne savois pas que dès l'âge de onze ans, elle avoit commencé d'être sensible à l'amour, et qu'Entragues et Charrins se vantoient tous deux d'en avoir obtenu des-lors les premières faveurs. Je ne sais si la généreuse émulation de disputer cette conquête, ou l'excès du plaisir, firent aller Entragues au delà de ses forces, mais il est certain que les efforts qu'elle lui fit faire, le mirent sur le bord du tombeau, et l'obligerent à quitter la partie pour prendre une femme moins belle, mais plus modérée et plus sage.

Le Prince de Martigues remplit la place que d'Entragues venoit de quitter ; car s'étant défaite de Charrins , qu'elle n'aimoit plus , il demeura seul le maitre de son cœur. Ce Prince , assez vain de son naturel , fit si peu de mystere de sa bonne fortune , que leur intrigue , connue de toute la Cour , éclata jusqu'à l'armée , et passant de l'un à l'autre , fut la riche matiere des plaisanteries de toute l'infanterie , dont Martigues étoit Colonel. Cet Amant indiscret portoît , aux occasions les plus périlleuses , une écharpe en broderie , et un petit chien qu'elle lui avoit donné , qu'il conserva jusqu'à la mort comme un gage de son amitié. La perte de ce favori lui fit répandre des larmes que le Roi tâcha d'essuyer en la mariant avec le Roi de Portugal ; mais le Duc de Guise , qui formoit dès-lors le parti de la Ligue , et qui prétendoit , en l'épousant , donner quelque douleur à ses injustes et

ambitieux desseins , traversa ce mariage par le moyen du Cardinal de Lorraine, son oncle, qui avoit été envoyé en Espagne pour complimenter le Roi Catholique sur la mort d'Elisabeth de France, son épouse. Le Duc , cependant , gagna le cœur de cette Princesse par les bons offices de Madame de Carnavalet. Elle ajouta à ses autres crimes , l'inceste qu'elle commit avec les Ducs d'Anjou et d'Alençon , ses freres ; et ce fut eux qui interrompirent son commerce avec le Duc de Guise. Voilà comment elle avoit débuté avant notre mariage . Jugez si je n'avois pas besoin d'une grande vigueur pour emporter la bague à la premiere course.

Nous ne fumes pas plutôt mariés , que ceux qui avoient pu prétendre à son alliance , s'éloignerent , et l'obligerent , par leur retraite , à se borner à des galanteries moins publiques. La Duchesse de Nevers , sa bonne amie , et qui aimoit Coconas ,

Pengagea à favoriser la Molle, confident de leur intrigue, pour lui épargner le chagrin de garder les manteaux pendant qu'ils étoient ensemble. Elles ne jouirent pas long-tems de leurs Amans; ils se trouverent complices de la conspiration des Maréchaux de Montmorenci et de Cossé, et laisserent leur tête sur un échafaud. Ces charitables Dames ne laisserent pas long-tems exposés à la vue du Peuple les tristes restes de leurs malheureux Amans; elles enlevèrent leurs têtes elles-mêmes, les mirent dans leur carosse, et les porterent ensuite dans la Chapelle de Saint Martin au-dessous de Montmartre; et après les avoir mouillées de leurs larmes elles les enterrerent de leurs propres mains.

La Peine fut si touchée de la mort tragique de la Molle, qu'elle fit pitié à Saint Luc. Ce cavalier, pour l'en consoler, vint souvent la voir à Nérac, à la faveur de la

nuit, travesti de plusieurs manières; mais, comme il dispaeroissoit le jour, son absence ramenoit son chagrin. Pour y suppléer, elle eut recours à Bussi; mais elle ne trouva pas son compte avec lui, et l'on dit qu'il n'étoit pas si brave dans les ruelles qu'à la tête d'un camp volant, parce qu'il étoit incommodé d'une colique qui le prenoit d'ordinaire au commencement du plaisir.

La différence de parti ne l'empêcha pas d'écouter le Duc du Maine, bon compagnon, gros et gras, voluptueux, et en un mot d'aussi bon appétit qu'elle. Cette conformité d'humeurs fit longtemps durer leur commerce, malgré la concurrence de Madame de Vitry qui fit tout ce qu'elle put pour le traverser. Le Duc eut néanmoins l'imprudence d'écrire un jour à sa rivale qu'il préféroit le soleil à la lune; ce qui vouloit dire en bon françois, Madame de Vitry à

La Reine de Navarre, parceque ma chaste épouse se faisoit appeller Diane. Mais la paix se fit, et la lune éclipsa le soleil.

Ce sacrifice ne guérit point Diane de son humeur inconstante; aussi n'étoit-il pas juste qu'elle eut de la fidélité pour un homme qui s'éloignoit d'elle, pour faire la guerre au parti que l'honneur et le devoir l'obligeoient d'embrasser. Les Huguenots auroient eu même sujet de se plaindre, si elle n'avoit trouvé personne parmi eux digne de l'occuper pendant quelques jours. Le Vicomte de Turenne fut le premier qui se mit sur les rangs. Il étoit de bonne taille, il avoit bonne mine, et son extérieur la charma d'abord, mais elle ne trouva pas dans le particulier ce qu'il promettoit en public. Aussi lui donna-t-elle son congé, parce disoit-elle, qu'il ressembloit aux nuages vuides qui n'ont rien de beau que l'apparence. Cet Amant

désespéré vouloit aller se pendre dans quelque terre inconnue, et je ne sais ce qui en seroit arrivé si, pour l'intérêt de notre parti, je ne l'eusse obligé à le rappeler. Elle eut de la peine à s'y résoudre parceque sa vanité lui faisoit espérer que le Vicomte auroit le destin de l'amant d'Anaxarette, et qu'il lui fâchoit de se voir dérober la gloire d'avoir fait pendre un homme de ce mérite.

Elle me vendit cher cette complaisance; car il fallut que je souffrisse celle qu'elle avoit pour Clermont d'Amboise qui l'embrassoit souvent en déshabillé sur la porte de sa chambre, tandis que le soir, pour lui donner le tems de se mettre au lit, je jouois ou me promenois dans ma salle avec mes Officiers. On ne peut pas être plus commode, et je connois plus d'une coquette qui acheteroit au poids de l'or un mari de ce caractère. Cependant, afin qu'on ne

m'accuse pas de débiter une morale si singulière pour apprivoiser les maris jaloux et profiter de leur facilité, je veux bien expliquer les raisons qui m'obligèrent à tenir une pareille conduite. J'étois un Roi sans Royaume et Chef d'un parti qu'il falloit maintenir, le plus souvent sans troupes et sans argent pour en avoir; et quand je voyois l'orage prêt à fondre sur moi, je n'avois, pour le conjurer, d'autre moyen que la soumission. Cette bonne Dame, telle qu'elle est, ne m'étoit pas inutile; sa considération fléchissoit sa mere et ses freres aigris contre moi. D'un autre côté, sa beaute m'attiroit quantité de braves que sa facilité retenoit à mon service; et elle auroit cru faire tort aux intérêts de notre parti, si elle en avoit rebuté quelqu'un par un excès de sévérité. Jugez après cela, si je n'avois pas besoin de la ménager, quoiqu'avec ses autres mi-

nauderies, elle amusât tous ceux qui lui en contoient. Il y en eut pourtant qui furent l'objet de sa raillerie, et je fus honoré de la confiance de leur ridicule passion. Le vieux fou de Pibrac fut de ce nombre : l'amour le fit son Chancelier, et il brigua cette charge pour avoir le privilège de lui écrire les belles lettres que sa tendresse lui dictoit, et dont la perfide se divertissoit avec moi dans le particulier. Elle avoit fait tirer son horoscope, et on lui avoit dit que, depuis le 21 jusqu'au 28 mars 1580, elle mourroit de ma main, et que je l'immolerois à mon honneur outragé : mais ma prudence ou l'espérance de me séparer un jour d'elle, rendirent la prédiction vaine et corrigèrent la malignité de son étoile. Nous continuâmes à vivre comme auparavant : je fus toujours indulgent, et elle toujours voluptueuse. Elle chercha même de nouveaux ragouts

à sa volupté, fit mettre à son lit des draps de taffetas noir, et illuminer sa chambre de plus de mille bougies. Ce fut alors qu'elle devint féconde et qu'elle mit au monde ce fruit de son libertinage qui, élevé sous un nom emprunté, promet d'enchérir un jour sur les heureux talens de sa mere. Ces raffinemens l'avoient rendue si délicate, qu'elle ne pouvoit plus me souffrir. Lorsque revenant de la chasse, le visage poudreux et baigné de sueur, je me couchois auprès d'elle, elle faisoit changer ses draps d'abord que j'étois sorti, quoique souvent je n'y eusse pas demeuré un quart-d'heure. Elle méprisoit non-seulement ma personne, mais même ma naissance, qu'elle croyoit fort inférieure à la sienne, et ne pouvoit s'empêcher de le témoigner à mes parens. Je la priai un jour de trouver bon que Madame de Thoiras, qui étoit un peu ma parente, mangea à sa table: elle me ré-

pondit qu'il falloit donc auparavant que je trouvasse bon qu'elle lui lavât les pieds dans un bassin plein d'eau : voulant dire par-là , qu'elle étoit si pauvre , qu'on pouvoit la mettre au nombre de ceux qu'on choisit pour faire la cène ; comme si elle n'avoit pas eu à Florence cent Marchands qui lui étoient plus proches de vingt degrés , qu'aucun allié des illustres Maisons de Foix et d'Albret , ne l'étoit de celle de Bourbon. Mais il lui arriva depuis des aventures qui l'humilient beaucoup.

Après qu'elle eut été chassée honteusement de Paris , d'où un capitaine des Gardes-du Corps eut ordre de la faire sortir , et qu'on eut fouillé jusque dans sa litiere pour voir qui l'accompagnoit , et si Mesdames de Duras et de Béthune, Secrétaires de son Cabinet , à qui l'on avoit défendu de la suivre , n'y étoient pas , elle garda plus de mesures , de peur d'être traitée avec plus d'ignominie. Comme sa retenue

Étoit forcée, aussi ne dura-t-elle qu'autant que le souvenir de l'affront. Elle retomba dans son premier dérèglement, et n'eut plus aucun ménagement. Elle me quitta sans rien dire, et s'en alla à Agen, ville contraire à mon parti, où elle tint sa cour galante, et continua ses débauches avec plus de liberté. Sa mauvaise conduite scandalisa si fort les habitans, qu'ils la chassèrent honteusement, et l'obligerent à partir avec tant de précipitation, qu'à peine eut-elle le tems de monter en croupe derrière son Amant. Ses filles qui n'avoient pu trouver assez de chevaux de louage suivirent comme elles purent, les unes sans masque, les autres sans tablier, plusieurs à demi-nues, et toutes avec tant de désordre, qu'on les eut plutôt prises pour une troupe d'Égyptiennes, que pour les filles d'honneur d'une grande Reine. Elles furent accompagnés par quelques Officiers, les uns à cheval, sans

bottes, les autres à pied, sous les ordres de Lignerac qui les mena à Carlat, dans les montagnes d'Auvergne, où Marcé, son frere, étoit Gouverneur : place forte à la vérité, mais qui ressembloit mieux à une caverne de voleurs, qu'à un lieu propre à loger une Princesse, fille, sœur et femme de Roi.

Je ne saurois repasser sur tant d'indignités sans rougir, et surtout quand je songe que l'Histoire ne manque jamais de fair revivre les actions des grands, quelque soin qu'on prenne de les étouffer. Quelle honte, lorsqu'après vingt siecles, un siecle moins vicieux apprendra que celui-ci a produit ce monstre d'impudicité, qui, sans respect du sang Royal dont il étoit descendu, a enchéri sur les vices des plus fameuses debauchées de l'antiquité ?

J'espérois, avant cette derniere aventure, que son inconstance naturelle la dégoûteroit d'une débauche

che où elle n'avoit trouvé aucune opposition, puisque rien n'est si propre à exciter le désir que les obstacles qu'on rencontre, et qu'en récompense de l'indulgence avec laquelle j'avois souffert toutes ses infidélités, elle cesseroit de me déshonorer; mais l'expérience m'a fait voir qu'après qu'on s'est une fois habitué au vice, on trahit sans remords les plus justes devoirs. Cette obstination à violer avec tant de scandale tous les droits du mariage, m'a fait enfin résoudre à rompre le lien qui nous unissoit. Dieu, qui m'a fait la grace de me délivrer de cette impudique, sait combien j'aurois souhaité que les raisons de notre divorce secret eussent pu s'expliquer avec des paroles plus douces. Ce même Dieu m'est témoin que ce n'est qu'à regret, et parce que j'y suis forcé, que je mets au jour des faits que je voudrois condamner de tout mon cœur à un éternel silence; mais je dois cette déclaration à

mon honneur, pour me mettre à couvert des traits de la calomnie, et des mécontentemens du public, d'autant mieux que je n'avancerai rien quine soit connu de toute la France.

Le Roi son frere, apprenant sa fuite et les plaintes que j'en faisois, m'écrivit que si je l'avois crû, et que j'eusse traité sa sœur en sortant de Paris comme elle le méritoit, je me serois épargné ce chagrin, et n'aurois pas la tête rompue de ses extravagances. Il dit même tout-haut, à son dîner, que la Reine de Navarrne e s'étoit pas contentée de se prostituer aux Cadets de Gascogne, in 'elle étoit allée trouver les Multiers et les Chaudronniers d'Auvergne. Cette prédiction ne fut que trop véritable: elle n'eut gueres plus de délicatesse dans le choix de ses favoris; après qu'elle fut arrivée à Carlat, où elle demeura long-tems, non seulement sans lit de parade, mais aussi sans chemise,

Comme elle n'aimoit pas l'abstinence , et qu'elle ne savoit à quel Saint se vouer , elle jetta les yeux sur son Cuisinier , et lui fit part de ses faveurs , en attendant Duras , qu'elle avoit envoyé en Espagne pour en faire venir de l'argent , quoique la femme de cet Envoyé vantât tous les jours à la Reine la constance et la fidélité de son époux , pour l'empêcher , s'il étoit possible , d'entrer dans un si honteux engagement. Il est vrai que la misere et la pauvreté de la Reine avoient fait désertir tous ses autres amans , et que Saint-Vincent s'en étoit retourné chez lui , pour éviter la grosse dépense qu'il lui eut fallut faire , s'il avoit entrepris de nourrir toute la maison.

La Reine de Navarre étoit trop délicate , pour s'accommoder long-tems d'un amant qui sentoit toujours la graisse ; mais comme il lui en falloit un , elle prit en sa place Aubiac , son Ecuyer , qui n'auroit

jamais espéré, avec son poil roux, sa peau truitée, et son nez teint en éca late, de devenir un jour l'amant d'une fille de France. Cependant il y parvint; et Madame de Mrcé, qui étoit venue faire la cour un peu trop matin, surprit ces deux amans au lit. Cet officieux empressement lui coûtât la mort de son mari, dont la Reine se défit adroitement par un breuvage préparé à la mode du pays de sa mere. Elle crut qu'après avoir empoisonné le Gouverneur, il ne lui seroit pas difficile, avec le secours des troupes que Roxas, cousin d'Audiac, étoit allé lever en Gascogne, de se rendre maitresse de la place et d'en chasser ceux qui l'avoient généreusement reçue pendant sa disgrâce: mais elle se trompa, car elle ne tira de son crime aucun avantage.

Duras de retour d'Espagne, chagrin qu'un autre eut pris sa place, ne donna point d'argent, et dit qu'il avoit employé en gants par,

fumés, en chevaux et autres curiosités du pays d'où il venoit, ce que cette nouvelle Amazonne avoit destiné pour me faire la guerre. D'ailleurs, le secours Gascon ayant été découvert, la garde renforcée, on lui conseilla de chercher un autre gîte; ce que la peur d'un nouvel affront lui fit exécuter sur le champ. Elle partit de Carlat dans le même équipage et avec le même désordre qu'elle y étoit arrivé, et fit tant par ses journées, qu'elle se rendit à une des maisons de la Reine, sa mère. A peine eut-elle mis pied à terre, qu'elle fut assiégée par le Marquis de Cavillac, à qui le Roi en avoit donné la commission. Elle y fut prise avec son Amant, qu'on trouva caché sous un tas d'ordures, sans barbe et sans cheveux, elle-même les lui ayant coupé avec ses ciseaux pour le mieux déguiser. Elle ne s'étoit néanmoins résolue de le sauver, par cette voie, qu'après avoir tenté inutilement de lui d'on-

ner du courage , et l'avoir exhorté d'éviter par la mort l'ignominie qui lui étoit préparée , offrant de lui en montrer l'exemple , pourvu qu'il eût assez de résolution pour la suivre. Je ne doute point que ceux qui liront ce manifeste , ne soient touchés de compassion , lorsqu'ils apprendront à quelles extrémités se trouvoit réduite cette Princesse , indigne rejeton de ces fameux Héros , qui ont si glorieusement étendu les bornes de ce grand Royaume , et humilié l'orgueil de ses voisins. Je n'ai pas moins de chagrin de voir ainsi leur mémoire offensée , et leur réputation flétrie par cette ennemie de la vertu ; mais il faut s'en consoler , puisqu'il n'est point de Race , quelque illustre qu'elle puisse être , qui n'ait quelque endroit defectueux , ni de source si pure qui , dans une longue course , ne mêle de la boue au cristal de ses eaux. Finissons cette triste morale , et voyons comme elle se tira du précipice où elle s'étoit jetée.

Elle avoit des manieres flatteuses, dont il étoit difficile de se défendre, quand elle vouloit s'en servir. Elle fit tant d'avances à Cavillac, qu'il ne put s'empêcher d'y être sensible : il préféra un plaisir passager à la fidélité qu'il devoit à son Maître : il se laissa prendre à celle qu'il avoit prise : il sacrifia l'intérêt de sa fortune aux douceurs de l'amour ; et se laissant aveugler à la jalousie, il fit faire le procès à Aubiac par Lugoli. Ce malheureux, qui n'étoit coupable d'autre crime que d'avoir répondu, comme lui, aux caresses de cette Circé, fut pendu à Aigueperce, et témoigna, jusqu'au bout, tant de constance pour son infidèle maîtresse, qu'au lieu de songer à son salut, il baisa, jusqu'au dernier moment de sa vie un manchon de velours bleu, qui étoit le seul reste qu'il eût alors des faveurs de cette immortelle. Il semble que le malheureux Aubiac eût eu quel-

que pressentiment de sa destinée car la première fois qu'il vit cette Reine, il fut si charmé de sa beauté, qu'il dit au commandant du Régiment de Saint-Luc, qui étoit auprès de lui : Ah l'aimable personne ! Si je pouvois passer une nuit avec elle, je ne regretterois pas ma vie, dussé-je être pendu le lendemain. il n'y a pas plaisir de rencontrer si juste. Ces sortes de souhaits sont à craindre ; et je m'étonne que ceux qui comme lui ont été favorisés de cette princesse, n'aient quelque attention à son infortune. Ils ont apparamment compté sur le proverbe, qui dit que les gibets sont pour les malheureux, et non pour les coupables.

Cavillac s'étant donc défait d'un rival qu'il immola plutôt à sa jalousie qu'à sa juste vengeance, n'oublia rien pour plaire à sa nouvelle Maîtresse. Cet illustre Galant, aussi mal-propre que moi, avant que l'amour l'eût métamorphosé, commença dès-lors

à consulter son miroir, et à se servir de tous les ajustemens qui pouvoient donner quelque avantage à sa petite taille. Mais il eut beau se parer, il ne put jamais fixer l'humeur incostante de sa Reine. Elle n'eut de complaisance pour lui, qu'autant qu'il en falloit pour l'humaniser, afin que se croyant aimé, il la laissât maîtresse absolue dans Usson. Pour venir à bout de son dessin, elle lui reprocha qu'il se défiloit de son mérite, qu'il n'avoit guères de délicatesse de ne lui laisser pas suivre son penchant sans contrainte, ajoutant qu'elle vivroit avec lui plus librement, si elle le voyoit persévérer, qu'il ne devoit ses caresses qu'à l'ardeur de sa passion. Cavillac se laissa séduire par ces flatteries et craintes; mais à peine eut-il fait sortir de la Ville la garnison qu'il y avoit mise, et permis à la Reine de la remplacer par une autre qui fit à sa dévotion, qu'elle l'envoya cueillir ses pommes à Saint Cyr, et ne voulut plus en-

tendre parler de lui. Après qu'elle se fut fortifiée d'un secours qu'elle fit venir d'Orléans, elle lâcha la bride à ses plaisirs déréglés, et prit pour modèle la Nanna de l'Aretin, et profita si bien de ses instructions, qu'elle auroit pu donner des leçons à la femme de Joconde, et à celle du Roi de Lombardie. Il est vrai que craignant de se donner un maître, elle se réduisit à ses Secraïtaïres, à ses Chantres, et à quelques petits, soi-disant nobles, dont la race aussi peu connue que le nom, même à leurs voisins, ne mérite pas de trouver place ici.

Je ne saurois pourtant passer sous silence ce celebre Pomini, fils d'un Chaudronnier d'Auvergne, qu'elle tira de l'Eglise Cathedrale, où il étoit enfant de cœur. Il s'acquit, par sa belle voix, la dignité d'un de ses Musiciens; et passant de la Chapelle à la chambre, et de la chambre au cabinet, il parvint enfin à la charge de Secrétaire,

où il y a long-tems tenu diverses parties, et fait des dépêches sur des matieres bien differentes. C'est celui de tous ses Amans qu'elle a le plus tendrement aimé. C'est de lui dont elle disoit qu'il changeoit de corps, de voix, de visage, de poil, comme il lui plaisoit, et qu'il avoit audience à huis clos quand il vouloit. C'est pour lui qu'elle fit faire les lits de ses Dames si élevés, qu'on pouvoit voir tout ce qui étoit dessous sans se baisser, et cela, afin qu'il ne pût s'y cacher : c'est lui qu'elle cherchoit si souvent la nuit à tâtons derriere la tapisserie : c'est enfin pour lui qu'elle fit ces couplets de chanson qu'on a tant chantés à la cour.

*A ces bois, ces prés et ces antres,
 Offrons les yeux les pleurs, les sons
 La plume, les vœux, les chansons,
 D'un Poète, d'un Amant, d'un
 Chantre.*

Aujourd'hui, cependant, ce n'est plus cela ; c'est au contraire un méchant homme, qui est tout en désordre et qui ne fait que trop connoître qu'on n'a plus les mêmes yeux quand on n'a pas le même cœur.

J'ai peut-être été trop long sur le détail de ses intrigues ; mais, comme ce manifeste durera apparemment plusieurs siècles, j'ai cru que je devois apprendre à la postérité, que je n'ai pas voulu dire au cardinal d'Albano, que j'étois innocent pour n'entendre sur les causes de notre divorce, estimant qu'il étoit de la modestie de ne pas salir leur imagination par le récit de tant d'imprudences. J'ai eu la discrétion de ne rien répondre sur les vingt-cinq articles contenus dans mon interrogatoire, qui pût donner la moindre atteinte à l'honneur de cette ingrate ; il est vrai qu'étant interrogé si j'avois consommé le

mariage, je ne pus m'empêcher de répondre que nous étions si jeunes quand nous nous mariâmes, et tous deux si avides des plaisirs de l'amour, que nous n'avions pas cru devoir nous refuser ceux que les loix nous permettoient. Si je me suis éloigné dans ce Manifeste de l'exacte vérité, je m'en rapporte à ses amis, si tant est que sa mauvaise vie lui en ait encore laissé quelqu'un, et je leur permets de dire si j'ai ajouté ou diminué quelque chose; car j'aime beaucoup mieux omettre quelques circonstances, que rapporter toutes ses foiblesses. C'est à mon sens le véritable nom qu'il faut donner à ses jalousies et à ses dernières fureurs amoureuses qui ont commencé par Bonnivet, et ont toujours continué depuis sur le même pied. Qui eût pu soupçonner de tant de bassesses, la fille d'un des plus grands, et des plus sages Rois de la terre? Cependant, de Reine elle est devenue Duchesse, et de femme légi-

time de Roi de France, Amante passionnée de ses plus bas officiers. Quoiqu'elle ne garde plus aucune mesure, lorsqu'il s'agit de contenter ses desirs, elle croit éblouir les yeux, en profanant le plus auguste mystere de notre Religion. Elle s'approche, trois fois la semaine, de la Sainte-Table, avec une bouche aussi fardée que l'est son cœur, avec un visage plein de blanc et de rouge, et la gorge découverte jusqu'aux épaules.

On attribua à quelque charme l'entêtement qu'elle eut pour Pomini, parce qu'on lui voyoit porter ordinairement entre la chaire et la chemise une bourse de soye bleue pendue au col, qui renfermoit une boîte d'argent, sur laquelle on voyoit gravés plusieurs caractères inconnus. Elle l'ouvrit en présence de quelques uns de ses amis, qui virent d'un côté son portrait, et de l'autre celui de son chaudronnier. Elle leur dit, la larme à l'œil, qu'elle

ne s'étoit engagée à ne l'ouvrir qu'en certains tems, et à la conserver jusqu'à la mort. Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on attribue à des causes surnaturelles les choses extraordinaires dont on ne peut démêler les véritables causes. On a dit la même chose de la Duchesse de Valentinois : on disoit de son tems, qu'elle ne devoit qu'à la magie, le grand ascendant qu'elle avoit sur l'esprit du Roi Henri II, pere de la Reine de Navarre ; personne ne le sait mieux que cette Impudique. Il n'est point de meilleur Juge que la conscience ; elle nous éveille et nous fait sentir des remords, lorsque nous paroissions ensevelis dans une profonde léthargie. C'est ainsi, qu'encore que cette Princesse fût reufermée dans Usson, où elle ne voyoit approcher d'elle que des gens d'un rang inférieur au sien, et qui ne devoient, ce semble, la regarder qu'en tremblant ; elle ne pouvoit entendre

toussier, rire ou parler en sa présence, qu'elle ne s'imaginât qu'on railloit d'elle. J'en suis défait, Dieu merci, et je suis encore homme à lui en dire deux mots, si elle en valoit la peine.

Il sembloit que le désordre de sa vie passée fût effacé de la mémoire des hommes : l'âge, le tems et sa prison volontaire, avoient empêché ses intrigues d'éclater : sa longue habitude au mal avoit lassé les langues les plus médisantes, qui ne répandent leur venin que sur ce qui a le charme de la nouveauté : une absence de dix années avoit presque fait oublier son nom aux grands du Royaume ; mais pour couronner une si belle vie, et donner la dernière main à son portrait qui n'étoit qu'ébauché, elle a voulu que Paris et toute la Cour fussent le Théâtre sur lequel se devoit jouer le dernier acte de la pièce, qu'elle promet d'écrire elle-même, et d'en régaler le public. Elle avoit

eu, dans sa jeunesse, assez de commerce avec la Noblesse et le Tiers-Etat; mais afin que le Clergé n'eût pas sujet de se plaindre, elle alla descendre chez l'Evêque de Sens. Sur quoi l'on fit ce quatrain.

*Comme Reine elle devoit être
Au Louvre, superbe maison;
Mais puisqu'elle est P...., n'a-
t-elle pas raison
D'aller droit à l'Hôtel d'un Prêtre?*

S'il lui reste encore quelque sentiment d'honneur, je ne doute pas qu'elle n'ait l'ame cruellement bourelée, lorsqu'elle jette les yeux vers le Louvre, et qu'elle songe que sa mauvaise conduite lui a fait perdre le droit que sa naissance lui donnoit d'y loger. Une plus chaste qu'elle ne pourroit regarder sans rougir, ce superbe palais.

Les six premières semaines qu'elle passa à Paris et au bois de Boulogne, sa conduite fut honnête en apparence, et l'on ne vit appre-

cher d'elle aucun amant; mais au bout de ce tems-là, elle se lassa de cette contrainte, et envoya chercher en Provence, pour la consoler de l'absence de Pomini, un valet qu'elle avoit anobli dans Usson depuis quelques années avec six aunes d'étoffe. L'éloignement de son musicien lui avoit paru si sensible, que quand il fut de retour, pour se récompenser des chagrins que son absence lui avoit causés, elle demeuroit quelquefois huit jours enfermée avec lui, sans se laisser voir qu'à Madame de Châtillon, qui faisant sentinelle à la porte, essayoit de cacher ce qui donnoit lieu à la Cour et à la ville de blâmer sa conduite. Cet amant, fils d'un charpentier d'Arles, autrefois laquais de Garnier, un des maîtres de ma Chapelle, lui étoit devenu si cher, que pour en conserver la mémoire, sous une allégorie dont personne qu'eux n'entendoient le mystère; elle fit remplir ses tapisseries de palmiers. Bien lui prit d'avoir eu cette précaution; car

deux mois après que son favori fut arrivé à Paris, le jeune Vernon le tua à la portière de son carosse. Le déplaisir qu'elle eut de cette mort lui rendit odieux l'hôtel où elle avoit goûté tant de plaisir avec le mort. Aussi pour en effacer l'idée, elle abandonna le quartier de S. Antoine, et vint au faux-bourg S. Germain. Elle employa tous les Poètes à célébrer par leurs vers cet illustre défunt. Elle le pleura longtemps, quoique l'éloquent Bajomont, assisté de son camarade le Maire, tâchât de l'en consoler par des raisons plus fortes que celles qu'il auroit put tirer de Sénèque.

Tout trouve des historiens : ces actions héroïques mêmes n'en manqueront pas ; et je suis persuadé que ceux qui les liront, admireront son obstination au vice, que ni l'âge, ni la diminution des charmes, ni les affronts qu'elle a reçus, n'ont pû vaincre. Ils demeureront aussi d'accord qu'une si belle vie

doit être enregistrée au temple de Paphos, pour servir de modele à celles qui voudront s'enrôler dans le célèbre corps des filles de Cypri. Ceux qui, pour s'attirer quelques liberalités, lui ont dédié des livres, et fait son panegyrique, ont beau lui donner des vertus qu'elle n'a jamais eues; une longue tradition qui se conservera parmi eux, de pere en fils, pendant plusieurs siecles, leur donnera un démenti, et les convaincra d'une lasse flatterie, aussi-bien que d'une lâche imposture; outre le reproche qu'ils ont à craindre de ceux qui après leur mort liront leurs écrits, ils ne doivent pendant leur vie attendre aucune récompense de leur travail; puisque personne ne s'est jamais loué de ses bienfaits, et que tout le monde se plaint de son ingratitude: ses amans les plus favorisés ne se sont jamais enrichis de ses présens; et l'on voit les prisons pleines de ceux qu'elle a ruinés.

On lui a vu quelquefois prodiguer des aumônes , mais jamais payer une dette de bon cœur. Elle a toujours eu si peu de sentiment de religion , qu'elle n'a jamais été au sermon sans dormir , à vêpres sans parler , ni à la messe qu'accompagné d'un galant. Elle donne à mes dépens la dîme de ses rentes et de ses pensions aux Monasteres les plus proches ; mais elle retient les gages de ses officiers , et le prix des marchandises qu'on lui a fournies pendant toute l'année pour l'entretien de sa maison. Elle ne cherche que l'apparence et la vanité , et n'a dans le cœur aucun sentiment d'honneur et de piété.

Je croyois finir ce Manifeste par la peinture de ses inclinations ; mais Bajomon m'arrête , et m'oblige à lui donner un coup de pinceau. Cet homme , le plus grand sot qui ait jamais paru à la Cour , y fut introduit par Madame d'Anglure , instruit par Madame Roland , et ache-

vé de polir par le Maire. Elle en a fait son idole, quoiqu'il eût été souffleté par de Lone, fils d'un Procureur de Bourdeaux, et elle a pris soin de sa fortune pour l'empêcher d'aller finir ses jours à l'hôpital. Je n'entrerai point dans le détail de leurs amours. Comme on n'y verroit rien que de bas et d'indigne d'une Reine, un reste de considération pour elle m'oblige à tirer le rideau, et à finir cet histoire qui n'est déjà que trop longue et trop ennuyeuse. Je me contente de prier Dieu de leur toucher le cœur, et de répandre sur eux sa grace efficace, sans laquelle il n'y a pas lieu d'espérer leur conversion, et de voir sortir la Princesse de l'aveuglement où elle est.

Vous voyez par ce manifeste, qu'on ne pouvoit pas refuser au Roi le divorce qu'il demandoit. Cependant, comme tout est fort-long à la cour de Rome, et que la Marquise de Beaufort attendoit

avec une extrême impatience le dénouement de cette affaire, le Roi, pour la consoler, la fit Duchesse de Beaufort. Quelque tems après elle devint grosse pour la quatrième fois. Le Roi l'en aimait davantage, et n'en eut que plus d'impatience d'en faire sa légitime épouse. Aussi écrivit-il à Sillery d'une manière fort pressante, d'expédier au plutôt l'affaire dont il étoit chargé.

La grandeur enfle d'ordinaire les gens. Ce ne fut pas ainsi de la Duchesse; car le Roi n'eut pas plutôt érigé en Duché et Pairie la terre qui portoit son nom, qu'elle devint si populaire, si honnête, et si obligeante, que ceux qui ne vouloient pas l'aimer, ne pouvoient se résoudre à la hair. Elle commandoit à tout le monde avec une extrême douceur, et rendoit service à tous ceux qui avoient besoin de son crédit. Le Roi fit alors un voyage en Picardie, et tomba ma-

lade en chemin ; ce qui obligea sa chere Duchesse de lui écrire la lettre suivante :

« Je meurs de peur, rassurez-moi,
« en me disant comme se porte le
« plus brave du monde : je crains
« que son mal ne soit grand puis-
« qu'autre chose ne devoit me
« priver de sa présence. Dis-m'en
« des nouvelles , mon Cavalier ,
« puisque tu sais combien le moin-
« dre de tes maux m'est mortel.
« Quoiqu'aujourd'hui j'aie reçu
« deux fois de vos nouvelles , je ne
« saurois dormir sans vous envoyer
« mille bonsoirs ; car je ne suis pas
« douée d'une ladre constance : je
« suis la Princesse constante et sen-
« sible pour tout ce qui vous tou-
« che , insensible à tout ce qui reste
« au monde. »

Cette lettre est d'original aussi-
bien que les précédentes ; c'est
pourquoi on n'a voulu y rien chan-
ger. On verra par ces échantillons
la maniere d'écrire d'alors, qui ne
laissoit

laissoit pas d'avoir ses beautés ; mais ce sont des beautés que nous ne sentons pas aujourd'hui , parce que nous sommes accoutumés à un autre usage. C'est ce qu'il y a de de cruel dans la plupart des langues vivantes , et sur-tout dans la françoise qu'on a gâtée sans contredit à force de raffinemens. Une année voit naître et mourir , s'il faut ainsi dire , la même façon de parler ; et il n'y a presque personne qui ait conservé le bon goût de l'antiquité. L'amour n'est pas sujet à tant de variations ; il produit toujours les mêmes effets , et ceux qui sont sous son empire , ont tous la même tendresse , exprimée à la vérité différemment , selon les divers tems , comme on verra par la réponse du Roi.

« Mon cœur. J'ai reçu , ce matin
 « à mon réveil , de vos nouvelles ;
 « cela me rend cette journée plus
 « heureuse. Je n'en ai pas eu
 « du côté de S. Paul , depuis que je

« vous ai quittée. Je ne manquerai
 « point de me ramentevoir deux
 « fois ce jour aux bonnes grâces de
 « mes chers Amours, pour l'amour
 « de qui je me conserve plus que
 « je n'ai jamais fait. Vous verrez de-
 « main César, de quoi je vous porte
 « envie. Aimez toujours votre cher
 « sujet, qui jusqu'au tombeau n'ai-
 « mera que vous. Sur cette vérité
 « je finis, vous baisant un million
 « de fois aussi tendrement qu'hier
 « au matin. A Peronne, ce 26 de
 « Mai. »

Le Traité de Vervins étoit alors fort avancé. Les deux partis étoient également las de la guerre, et chacun avoit ses raisons de faire la paix. Quoique le parti de la ligue fut entièrement ruiné le Duc de Mercœur reculoit à faire son accommodement. Il s'étoit jetté entre les bras des Espagnols, dans l'espérance qu'il seroit compris dans le traité en qualité de leur allié. Il avoit fait un puissant parti en Bretagne,

où il s'étoit flaté de se faire souverain ; mais la plupart des places dont il étoit en possession ayant été prises aussitôt qu'attaquées, il vit bien qu'il ne devoit chercher son salut que dans la clémence du vainqueur. Il eut recours au crédit de la Duchesse de Beaufort, qui promit de lui procurer un parti avantageux, s'il vouloit marier sa fille unique avec son fils aîné, qu'on nommoit ordinairement César - Monsieur. Le Duc de Mercœur ne rejettoit pas tout-fait cette proposition ; mais Marie de Luxembourg - Martignes son épouse, Princesse fiere et ambi- tieuse, ne pouvoit y consentir, parce qu'elle aspiroit à une plus haute alliance. Le Duc cependant se trouvant pressé, s'avisa, pour donner le change à la Duchesse de Beaufort, d'envoyer sa femme à la cour, avec ordre d'offrir leur fille au Roi pour en disposer en faveur de qui il voudroit.

Comme le Duc de Mercœur sa-

voit que les Dames avoient beaucoup de pouvoir sur l'esprit de Sa Majesté, il avoit fort bonne opinion du voyage de sa femme : mais la Duchesse de Beaufort qui sentit le coup, et qui vit le but, fut aussi fine qu'eux ; car au lieu de travailler avec empressement à leur rendre service, elle leur fit connoître qu'ils ne pouvoient se tirer d'affaire que par sa seule intercession. La Duchesse de Mercœur donc continuant son chemin arriva aux portes d'Angers, et n'y fut pas reçue aussi favorablement qu'elle se l'étoit promis ; car elle ne put entrer dans la ville, et fut contrainte de se retirer au Pont de Cé. Cette disgrâce imprévue abattit sa fierté : elle se soumit aux volontés de Madame de Beaufort, on la fit venir du Pont de Cé ; et le Roi toujours sensible aux larmes du beau sexe, et toujours prêt à faire tout ce que sa maîtresse vouloit, n'eut rien à refuser à la Duchesse de Mercœur, qui

obtint, pour le Duc son époux des conditions, non seulement avantageuses mais même fort glorieuses.

Peu de jours après ce traité, César, Duc de Vendôme, légitimé de France, et la fille unique du Duc de Mercœur, furent fiancés. Le contrat de mariage fut passé dans le château d'Angers, où le Duc de Mercœur étoit venu rendre ses hommages au Roi. La cérémonie des fiançailles fut faite par le Cardinal de Joyeuse, avec autant de pompe et de magnificence, que si c'eut été un fils de France.

Cependant Sillery pressoit vivement à Rome, suivant ses ordres, la dissolution du mariage du Roi, et y trouvoit plus de difficultés qu'il n'avoit cru; car la Reine Marguerite, persuadée que son mariage ne seroit pas plutôt cassé, que le Roi épouserait la Duchesse de Beaufort, faisoit dire au Pape, qu'elle ne consentiroit jamais sur ce pied-là au divorce prétendu. Le Pape, d'un

autre côté qui vouloit se faire valoir, faisoit naître tous les jours de nouvelles difficultés. Il ne voyoit pas, disoit-il, qu'il pût en conscience légitimer des enfans nés en adultere : d'ailleurs il prévoyoit que ce divorce produiroit de grands troubles pour la succession, et ne pouvoit se résoudre à lâcher la bulle tant attendue. Cependant les Ambassadeurs du Roi le pressoient extrêmement, et représentoient à sa Sainteté, que leur Maître seroit peut-être contraint d'en user comme Philippe-le-Bel ; c'est-à-dire, de faire faire le procès à la Reine Marguerite, pour cause d'adultere.

La mort de la Duchesse de Beaufort, arrivée quelque tems après, applanit tout ces difficultés, et rendit un bon service au Roi et au Royaume. Bien des gens ne pouvoient croire que le Roi pût être capable de faire une action qui lui auroit indubitablement attiré le mépris et l'aversion de son peuple ;

Cependant les sages qui n'igno-
roient ni les appas ni l'artifice
de cette femme, étoient dans des
alarmes continuelles. Elle avoit ga-
gné tous les courtisans à force de
présens et de caresses : on craignoit
les funestes effets de la flatterie ;
mais plus encore le foible du Roi
que la Duchesse de Beaufort con-
noissoit mieux que personne. On
le regardoit comme un grand Prin-
ce à la vérité ; mais on savoit aussi
qu'il avoit trop de tendresse pour les
Dames, et que tout maître qu'il
étoit de ses autres passions, il étoit
esclave de l'amour.

Depuis que Madame de Beaufort
avoit espéré de monter sur le trône,
elle avoit entièrement changé de
conduite, et paroissoit si modeste,
que le Roi se repentit plus d'une
fois de l'avoir cru infidèle ; mais,
comme ce n'étoit pas assez que le
Roi fût persuadé de la probité et de
la bonne foi de la Duchesse de

Beaufort, si le public ne l'étoit aussi ; cette femme résolut pour cet effet de venir à Paris et d'y faire ses dévotions de Pâques. Sa Majesté avoit passé le carême à Fontainebleau, d'où elle partit le Dimanche des Rameaux pour Melun, où la Duchesse fit préparer un bateau, résolue d'achever son voyage par eau. Comme il y a certains vieux maux qui par un renouvellement de douleur font sentir au patient les approches d'un changement de teins ; aussi les cœurs tendres et amoureux ont souvent des presensimens secrets des malheurs qui vont leur arriver. La Duchesse, comme si elle eût deviné sa destinée, eut beaucoup de peine à quitter le Roi, et le recommanda ses enfans la larme à l'œil.

Elle s'embarqua à Melun le mardi-Saint, et arriva à Paris d'assez bonne heure. Le Roi l'avoit prié de loger chez Sebastien Zamet, riche partisan, qui se disoit riche

de dix-sept cents mille écus de bien. Le Roi aimoit cet homme, et l'appelloit Bastien par familiarité. Son hôte prit un soin particulier de la bien traiter, et de lui donner des viandes qu'il savoit être le plus à son goût. Le lendemain elle se rendit au petit Saint-Antoine pour y entendre les ténèbres: Madame et Mademoiselle de Guise, la Maréchale de Rets et ses filles, l'y accompagnèrent. Elle y alla en litiere, et toutes les autres Dames en carosse. Un Capitaine des Gardes du Corps fut toujours à sa litiere, et la conduisit à une chapelle qu'on lui avoit destinée pour la dérober à la vue du peuple, et pour empêcher que la foule ne l'embarassât. Cette Sainte n'étoit pas si occupée des choses du Ciel qu'elle ne songeât à celles de la terre: elle fit voir à Mademoiselle de Guise des lettres qu'elle venoit de recevoir de Rome, par lesquelles on lui apprenoit que l'affaire qui lui

tenoit tant au cœur, seroit bien-tôt terminée. Elle lui en fit voir deux autres qu'elle avoit reçues du Roi le même jour, où il y avoit tant de marques de tendresse et d'impatience de la voir Reine, qu'elle avoit tout sujet d'être contente. Ce Prince lui donnoit avis qu'il envoyoit à Rome du Frêne, Secrétaire d'Etat, qu'elle regardoit comme une de ses créatures. Il avoit épousé une de ses proches parentes; de sorte qu'elle étoit assurée qu'il n'oublieroit rien pour vaincre la lenteur de sa Sainteté.

Le service étant fait, elle retourna chez Zamet. Les uns disent qu'elle tomba en défaillance à l'Eglise, et qu'on la rapporta chez Zamet, où ayant quelque relâche, et se promenant dans le jardin, elle se sentit frappée d'une appoplexie au cerveau, et que ses douleurs devenues moins violentes, elle se fit porter chez Madame de Sourdis sa Soeur, près de Saint-Germain

de l'Auxerrois, comme si la maison de Zamet eut été la cause de son mal. Elle pria Mademoiselle de Guise de vouloir bien l'accompagner. Cependant Madame de Beaufort prit les devans; et lorsque mademoiselle de Guise arriva, elle trouva que la Duchesse se faisoit deshabiller, et qu'elle se plaignoit d'un violent mal de tête. A peine fut-elle au lit qu'elle retomba en convulsion, d'où elle ne revint qu'à force de remèdes. Après qu'elle fut revenue, elle vouloit écrire au Roi; mais une autre convulsion qui survint, l'empêcha d'achever sa lettre. Lorsque celle-ci fut passée, on lui présenta une lettre du Roi, qu'elle ne put lire, parce qu'elle retomba d'abord dans ses mouvemens convulsifs, qui ne finirent qu'avec sa vie. La violence de ses douleurs la fit accoucher le jeudi d'un enfant mort, et le samedi au matin elle mourut, sans que la connoissance lui fut revenue, autant qu'on put juger;

On parla de cette mort avec la diversité dont on parle d'ordinaire de celle des Grands. Le Pape crut que c'étoit un effet de ses prières. D'autres dirent que le Diable l'avoit mise en cet état, parce qu'elle s'étoit donnée à lui pour posséder seule les bonnes grâces de sa Majesté. D'autres descendoient dans le détail, et disoient que le dernier soir de sa vie, elle avoit commandé à Mademoiselle de la Bretonniere, l'une de ses confidentes, qui couchoit ordinairement dans sa chambre, de ne pas s'alarmer si, durant la nuit, elle entendoit du bruit, et de ne point quitter son lit; qu'effectivement pendant la nuit cette fille entendit un bruit épouvantable, et semblable à celui que font des gens qui se battent à outrance; que suivant l'ordre de sa Maîtresse, elle demeura tranquille, et trouva le lendemain qu'on avoit tordu le cou à Madame de Beaufort. Quoi qu'il en soit.

soit, elle parut si hideuse, et le visage si défiguré, qu'on ne pouvoit la regarder qu'avec horreur; et ce fut peut-être cela qui donna occasion à ses ennemis de publier que le Diable l'avoit ainsi maltraitée. On dit la même chose de la Connétable de Montmorenci, qui mourut cette année là avec les mêmes symptômes. On ajoutoit, pour embellir ces contes, que la Duchesse savoit long-temps à l'avance qu'elle devoit être sa fin; et qu'un jour qu'elle se promenoit aux Thuilleries, elle y avoit trouvé un célèbre magicien qui disoit la bonne aventure à plusieurs Dames de la Cour; qu'elle avoit eu envie de savoir quelle seroit sa destinée, et qu'elle l'avoit fort pressé de le lui dire; que le Magicien s'en étant excusé long-temps, et lui ayant dit que sa fortune étoit si grande qu'elle n'avoit plus rien à souhaiter, elle avoit continué de le presser de lui dire au moins comment elle finiroit ses jours; et qu'en

fin cet homme ainsi poussé lui avoit répondu qu'elle prit son miroir de poche, et qu'elle y verroit de quoi satisfaire sa curiosité; que la Duchesse l'ayant fait, elle y avoit vu le Démon qui la prenoit à la gorge, et en avoit été tellement effrayée, qu'elle s'étoit évanouie entre les bras d'une de ses filles qui la suivoit. Mais les gens sages ne donnerent point dans ces visions.

Le Roi qui étoit toujours à Fontainebleau, avoit bien appris qu'elle étoit malade; mais, comme il croyoit que c'étoit un effet de sa grossesse, il ne se pressa point de venir. Le troisieme courrier qui lui apporta la nouvelle de la continuation de son mal, l'obligea de partir: mais, comme on ne jugeoit pas à propos qu'il vint à Paris dans cette conjoncture, la Varenne alla trouver le Maréchal d'Ornano, qui étoit au sermon à Saint-Germain de l'Auxerrois, lui apprit que la Duchesse venoit de rendre le der-

nier soupir, et le pria d'aller au devant du Roi pour l'empêcher de venir à Paris. Le Maréchal pria le Marquis de Bassompierre qui étoit avec lui, de l'accompagner. Ils partirent sans perdre de temps, et trouverent Sa Majesté au-delà de la Saussaye, près de Ville-Juif, qui venoit à toute bride sur des courreurs.

Ce Prince n'eut pas plutôt aperçu le Maréchal, qu'il crut que la Duchesse étoit morte. Sa douleur fut aussi violente, que l'avoit été son amour; il pleura, il cria, et se plaignit d'une manière qui fit bien voir que les Grands Princes ont leurs foiblesses comme les autres hommes. On l'emporta dans l'Abbaye de la Saussaye: on fit venir un carosse, et on le ramena à Fontainebleau, où il arriva de jour, et trouva dans son appartement la plupart des Seigneurs de la Cour qui y étoient accourus au bruit de cette nouvelle.

Le Roi étant entré dans sa chambre, pria tout le monde de s'en retourner à Paris, et de prier pour sa consolation. Il ne retint que Bellegarde, le Comte de Lude, Termes, Castelnau, la Chalosse, Monglas, et Fronteval: Bassompierre se retiroit aussi; mais il le fit rester pour lui dire des particularités de la mort de sa maîtresse, auprès de laquelle il avoit été un des derniers. Pendant cinq ou six jours le Roi ne fut visible qu'à ceux qu'il avoit retenus, et à quelques Ambassadeurs, dont il ne put pas s'empêcher de recevoir les complimens de condoléance; encore s'en retournerent-ils d'abord qu'ils eurent eu audience.

Comme il n'y a point de douleur si forte que le temps n'affoiblisse, et que le Roi n'étoit pas d'ailleurs de ces ames foibles qui se plaisent à perpétuer leur regrets et leurs larmes, on commença de

s'appercevoir que son affliction diminuoit. Le Duc de Rets qui lui avoit laissé faire toutes ses doléances sans rien dire, se servit de l'occasion, et lui dit presque en riant, qu'il avoit plus sujet de se réjouir que de s'affliger, et que s'il considéroit ce qu'il alloit faire, si la mort de la Duchesse ne fut pas arrivée à point nommé, il demeureroit d'accord qu'il avoit de grandes graces à rendre à Lieu. Cette vérité dite à propos fit un bon effet, car le Roi, après avoir long-temps rêvé, avoua franchement que le Duc avoit raison: si bien que l'on vit en un moment succéder la joie à la tristesse.

La Reine Marguerite qui, comme nous avons dit, s'opposoit à la dissolution de son mariage, n'eut pas plutôt appris la mort de la Duchesse, qu'elle fut la première à la solliciter. Elle fit présenter une requête au Roi, demandant permission de s'adresser au Pape

pour cet effet. Le Roi le lui permit. Le Pape ayant egard à la demande del'un et de l'autre, nomma le Cardinal de Joyeuse et autres Prélats pour juger l'affaire sur les lieux, et pour casser ce mariage, si l'exposé des deux parties étoit véritable. Les informations requises étant faites, le mariage fut déclaré nul et non valablement contracté, pour parler comme l'original; et il fut permis aux parties de se marier ailleurs. Le Pape confirma d'autant plus volontiers cette sentence, qu'on lui faisoit espérer que sa Majesté épouserait quelqu'une de ses parentes.

Le Roi dont le cœur étoit alors sans emploi, ne pouvoit s'empêcher de penser souvent à Madame de Beaufort, et de renouveler ses regrets. Ses Favoris qui le connoissoient, et qui savoient qu'il n'y avoit pas de meilleur moyen pour le tirer de son chagrin, que de le mettre aux prises avec une

nouvelle beauté qui put le consoler de celle qu'il venoit de perdre, l'engagerent à une partie de chasse auprès de Malherbe, château appartenant au marquis d'Entragues.

Avant que d'aller plus loin, je crois qu'il ne sera pas mal à propos de faire ici une digression pour servir à la généalogie de Mademoiselle d'Entragues. Après que Catherine de Médicis eut fait déclarer Charles IX. majeur au Parlement de Rouen, toutes les Dames de la Cour travaillèrent à l'envi pour lui donner de l'amour; mais la chasse et les autres exercices violens, étoient mieux son affaire que la galanterie. Cependant Madame de Montpensier le daubant un jour sur son indifférence, il lui dit en jurant selon sa coutume, que s'il se mettoit une fois à faire le coquet, il donneroit tant d'exercice aux Dames, qu'elles se repentiroient d'avoir réveillé le lion dormant. En effet il poussa depuis

la fleurette à droite et à gauche, sans pourtant s'engager dans aucune intrigue amoureuse. Quelque temps après la Cour fut à Orléans, où le Roi remarqua une jeune fille qui s'étoit trouvée à son dîner. Il la trouva fort belle, demanda son nom, et apprit qu'elle s'appelloit Marie Touchet, fille d'un Apothicaire de la ville. La Tour, maître de la Garderobe, eut ordre de lui parler, et de faire ensorte qu'elle vint dans sa chambre. La belle ne fut point cruelle; et la nuit suivante elle alla voir le Roi sous la conduite de la Tour. Il en obtint tout cequ'il voulut, quoi qu'elle fut déjà engagée avec Monluc, qu'elle aima toujours depuis. Mademoiselle Touchet suivit la Cour, et se trouva grosse quelque temps après. Elle accoucha d'un garçon qui fut nommé Charles, du nom de son pere, et fut depuis Comte d'Auvergne.

Le commerce de Monluc et d'el;

le continuoit toujours, et ils s'écrivoient souvent. Le Roi ayant été averti qu'elle avoit dans sa bourse un des billets de son Amant, invita plusieurs Dames à souper, sans oublier son infidèle. La Chambre, Capitaine d'une troupe d'Egyptiens, eut ordre d'amener avec lui une douzaine des plus habiles coupeurs de bourse qu'il y eut, de faire couper pendant le régal celles de toutes les Dames, et de lui apporter fidelement le tout à son coucher. La Chambre remplit parfaitement bien ses devoirs, et toutes les bourses furent coupées, et portées au Roi. Le billet fut trouvé et montré le lendemain à Mademoiselle Touchet. Elle voulut le desavouer, parcequ'il étoit sans suscription : mais enfin il fallut passer condamnation, et demander pardon de sa faute. Elle l'obtint, à condition de rompre tout commerce avec Monluc; et pour lui faire mieux oublier ce Cavalier, le Roi

la maria avec Balzac d'Entragues, Gouverneur d'Orléans, et c'est de ce mariage dont est descendue Mademoiselle d'Entragues, dont nous allons parler maintenant.

d'Entragues avoit deux filles toutes deux belles et d'un esprit au-dessus du commun; mais surtout l'ainée qui s'appelloit Henriette de Balzac. d'Entragues qui, comme on a dit, avoit vu le loup, ayant appris qu'on avoit fait dessein d'embarquer le Roi avec une de ses filles, crut qu'en bonne et sage mere, elle devoit faire les premiers pas. Elle envoya donc prier le Roi de venir se délasser chez elle au retour de la chasse, dont on a déjà parlé. Ce Prince prévenu à l'avance en faveur de Mademoiselle d'Entragues, par les choses que la renommée avoit publiées de sa beauté, fut bien-aise de profiter de l'occasion, et donna volontiers dans le piège qu'on tendoit à sa liberté. Il trouva Mademoiselle d'Entragues

beaucoup au-dessus du bien qu'on lui en avoit dit, et même beaucoup plus aimable qu'il ne se l'étoit imaginé; et ne pouvant se résoudre à s'éloigner si-tot d'une belle dont il étoit charmé, il fit quelque séjour à Malherbe. Pendant qu'il y fut, les deux Déeses mangèrent toujours à sa table, et ne couchèrent pas loin de son appartement. Cette petite Cour alla au Hallier, et Madame d'Entragues au Chenaut. Le Roi l'alla voir tous les jours, et avoit le plaisir d'y entretenir sa nouvelle maîtresse, qui, par les conseils de sa mere, jouoit son rôle en perfection; son enjouement, son esprit, ses manieres engageantes charmant de plus en plus Sa Majesté.

La Marquise d'Entragues, s'en étant retournée à Paris, le Roi partit pour Orléans, où il arriva la veille de S. Jean. La Maréchale de la Châtre qu'il y trouva avec ses deux filles, ne purent,

toutes belles qu'elles étoient, le retenir que deux jours. Il se rendit en poste à Paris, et pour être à bonne portée de Mademoiselle d'Entragues, logée à l'hôtel de Lion, il alla descendre à celui de Gondi. Ses parens qui vouloient profiter de l'occasion, l'observoient de fort près, de peur que la jouissance n'éteignit la passion du Roi. Ils traitèrent même assez mal le Comte de Lude, que le Roi envoyoit souvent faire des complimens à sa Maîtresse. Le Marquis d'Entragues ne se contenta pas de quereller ce Comte, il lui dit même fort brusquement qu'il le prioit de ne revenir plus chez lui, puisqu'il n'y venoit que pour deshonorer sa maison. Mademoiselle d'Entragues qui avoit de l'esprit et de l'adresse, seconda parfaitement bien l'intention de ses parens, et assaisonna si bien son refus et sa modestie, que ses difficultés ne servoient qu'à rendre le Roi plus amoureux. Elle
fit

fit si bien que ce Prince qui n'étoit pas prodigue de son naturel, lui envoya cent mille écus tout d'un coup. Elle les accepta, comme vous pouvez croire, témoigna même à ce Prince beaucoup d'inclination, et s'excusa de ne pouvoir répondre comme elle souhaiteroit, à l'honneur qu'il lui faisoit, à cause de ses parens qui l'observoient de si près, qu'à peine pouvoit-elle avoir la liberté de lui parler. Elle le pria de faire ensorte de les rendre plus traitables, et lui promit d'y travailler de son côté, étant au desespoir de leur sévérité. Après l'avoir fait languir quelque temps, elle lui dit qu'elle ne pouvoit leur faire entendre raison sur un point si délicat, à moins que pour mettre leur conscience en repos et leur honneur à couvert, Sa Majesté ne voulut lui donner une promesse de mariage; que son intention n'étoit point de se servir d'un tel écrit; et que quand même elle

voudroit s'en prévaloir, elle n'ignoroit pas qu'il n'y auroit point d'official qui osât faire citer un homme qui avoit cinquante mille hommes à son commandement; mais que puisque ces bonnes gens le desiroient ainsi, il ne devoit point faire de difficulté de leur donner cette satisfaction, qui les guéreroit de tous leurs scrupules; qu'il ne devoit avoir aucune répugnance à cela, puisqu'il ne lui en coûteroit qu'un petit morceau de papier, en échange de la chose la plus précieuse qu'elle eut au monde. Enfin, elle le tourna de tant de côtés, qu'elle lui fit promettre de lui donner un écrit, par lequel il s'obligerait de l'épouser dans un an, en cas que dans ce tems-là elle lui donnât un fils.

Le Roi ayant fait cette promesse, prit le Duc de Sully, le mena dans la première galerie de Fontainebleau, et lui montra la promesse en question écrite de sa

propre main, le priant de lui en dire son avis. Sully au lieu de répondre, la déchira en deux. Le Roi surpris d'une telle hardiesse, lui dit tout en colere: *je crois que vous etes fou, Sully?* Je voudrois l'être seul, Sire, répondit Sully. Le Roi que sa passion n'empêchoit pas tellement de raisonner, qu'il ne sentit que Sully avoit raison, ne répliqua pas un mot, et entra dans un cabinet pour en faire une autre.

Le Marquis d'Entragues qui vouloit jouer la comédie jusqu'au bout, après avoir querellé le Comte de Lude, comme on vient de dire, avoit fait atteler son carosse, et mené sa fille à Marcoussis. Le Roi ne pouvant demeurer où sa belle n'étoit pas, partit quelques jours après en poste et se rendit à Marcoussis. Sa Majesté n'y fut pas long-temps, et revint à Paris en toute diligence.

Il y avoit déjà du temps, que

ce commerce allarmoit les Ministres. Comme ils voyoient que Mademoiselle d'Entragues, n'avoit pas moins d'ambition que la Duchesse de Beaufort, ils craignoient qu'il ne lui prit envie de l'épouser; de sorte qu'ils le supplioient instamment de ne consulter en se mariant que le bien de son Etat, et lui proposerent en même tems Marie de Médicis, fille du grand Duc, dont il agréa la recherche, et donna ordre à Sillery de négocier cette affaire auprès du Pape. Pendant cette négociation, on fit tout ce qu'on put pour le détacher de Mademoiselle d'Entragues, qui disputoit encore le terrain pied à pied. Il n'en avoit encore obtenu que de légères faveurs, soit parce qu'il n'eut pas encore délivré la promesse, soit qu'il n'eut pas trouvé l'occasion de la pousser à bout, soit enfin qu'elle voulut se faire valoir par la difficulté, et le rendre plus amoureux à force de résistance.

Quelque occupé qu'il fut de Mademoiselle d'Entragues, on l'engagea de passer une nuit chez Zamet avec Mademoiselle de la Glandée, qui n'étoit pas d'une vertu si farouche; mais il n'eut pas le temps de jouir paisiblement du plaisir; car il ne fut pas plutôt au lit, qu'il entendit un cliquetis d'épées. Il appella d'abord, et Bassompierre vint à lui. Il lui demanda la cause de ce démêlé, et appris de lui que les combattans étoient Bellegarde et le Prince de Joinville, qu'on a depuis nommé Duc de Chevreuse, que le sujet de la querelle étoit, que Joinville prétendoit que Bellegarde eût fait quelques contes au Roi de lui et de Mademoiselle d'Entragues, sur cela ils avoient mis l'épée à la main; que Joinville avoit un coup dans les fesses, et que le Vidame du Mans qui les avoit voulu séparer, avoit été dangereusement blessé. Le Roi se leva en robe de chambre,

prit son épée, et passa le degré, précédée de Bassompierre qui portoit la bougie. Il ne trouva que Pralin, qui venoit de faire fermer les portes; car les auteurs de la querelle s'étoient déjà retirés. Il se mit en grosse colere, et manda la nuit même au premier Président de le venir trouver le lendemain avec le Parlement. Ce célèbre Corps y vint à neuf heures, reçut ordre d'informer de ce combat, et de faire bonne et courte justice. Il y eut des Commissaires nommés pour faire les informations, et pour recevoir les dépositions des témoins. Madame et Mademoiselle de Guise, à qui les intérêts de Bellegarde étoient plus précieux que ceux de Joinville, en ayant eu avis, firent tout ce qu'elles purent pour arrêter cette procédure, et firent si bien qu'elles obtinrent une surséance de sa Majesté, et que le Connétable eut le temps de pacifier ce différend.

Quelque temps après le Roi fit un second voyage à Blois, et au retour passa par Chenonceaux pour y voir la Reine Louise. Il y vit en même temps Mademoiselle de la Bourdaisiere, qui fit quelque impression sur son cœur. Mademoiselle d'Entragues qui avoit eu la promesse de mariage qu'elle souhaitoit, et qui n'ignoroit pas ce qu'on faisoit pour la traverser, craignant que le Roi ne lui échappât, résolut de changer de conduite, et d'être à l'avenir plus humaine. La premiere visite que le Roi lui rendit, la mit à la raison. Ce Prince eut toute liberté, sa passion trouva de quoi se satisfaire, et tout le monde fut content. Il l'alla voir souvent à Malherbe, et la fit loger à l'hôtel d'Archand. Il revint à Paris sur la fin d'Automne. Mademoiselle d'Entragues se trouva grosse, et alla faire ses couches à Monceaux, où le Roi la conduisit, lui protestant de nouveau qu'il

l'aimoit assez pour l'épouser. Elle souhaitoit fort que le Roi se trouva à ses couches, parcequ'en cas qu'elle eût un Garçon, elle auroit sujet de le sommer de sa parole. Il étoit presque résolu de lui donner cette satisfaction ; mais heureusement la foudre étant tombée dans sa chambre après un grand coup de tonnerre, lui fit tant de peur, qu'elle se blessa, et on lui tira du corps un enfant mort. Elle en fut long-temps malade ; mais enfin les remèdes qu'on lui donna, la tirèrent d'affaire. Le Roi ne la quitta presque point pendant ce temps là, et il voulut voir l'effet de tous les remèdes. Lorsqu'elle fut en état d'être vue, elle apprit qu'on négocioit à Rome le mariage de sa Majesté avec Marie de Médicis. Elle en fut au désespoir, et traita son amant si mal, qu'un autre s'en seroit rebuté : mais bien loin qu'un procédé si dur affoiblit la passion

de ce Prince , il ne fit au contraire que la rendre plus violente ; car il la combla de nouveaux bienfaits , et la fit Marquise de Verneuil. C'est le nom que nous lui donnerons à l'avenir.

Le Roi étoit assez foible quand il aimoit ; et sur ce pied - là je ne sais s'il faut croire qu'il eut intention d'épouser la Marquise de Verneuil , comme il lui avoit promis. Quoiqu'il en soit, Sillery et le Cardinal d'Ossat pousserent si loin la recherche de Marie de Médicis , qu'il n'y eut plus moyen de s'en dédire. Il envoya donc à Rome Alincour , fils de Villeroi , sous prétexte de remercier le Pape de la bonne justice qu'il lui avoit rendue dans l'affaire de son mariage avec la Reine Marguerite ; mais en effet pour lui communiquer celui qu'il vouloit contracter dans la maison de Médicis. Après ce compliment , Alincour avoit ordre de supplier sa Sainteté de trouver bon que

Sillery et lui allassent voir la Princesse à Florence, où ils devoient négocier cette affaire, qui étoit bien plus avancée qu'on ne le disoit au Pape.

Il n'est pas possible d'exprimer le déplaisir qu'eut la Marquise de Verneuil de voir toutes ses espérances échouées. Elle se trouva la dupe de ses artifices : elle avoit compté sur la couronne, elle s'en voyoit privée par ce cruel mariage ; et si elle avoit eu cinquante mille hommes à son commandement, elle étoit assez fière pour se mettre en état de se faire faire justice. Elle dissimula pourtant son ressentiment : mais le Comte d'Auvergne, son frere utérin, méchant de son naturel, résolut de s'en venger, et pour cet effet il s'embarqua dans la conspiration de Biron, dont on peut voir le détail dans les Historiens, et de laquelle nous aurons peut-être occasion de parler.

Pendant que le Roi travailloit à

consoler sa maîtresse, et à dissiper ses chagrins et sa colere, le Duc de Savoye arriva à la Cour. Ce voyage avoit été concerté du vivant de la Duchesse de Beaufort, dont il espéroit de se servir utilement à terminer l'affaire du Marquisat de Saluces. La mort de la Duchesse rompit les mesures de ce Duc. Il auroit bien voulu se dispenser du voyage; mais il avoit trop d'avance pour pouvoir reculer. Le Roi le reçut autant bien qu'il pouvoit l'espérer; et comme il savoit le crédit qu'avoient les Dames dans une cour aussi galante que celle de France, il régala les plus belles de magnifiques présens. Il en fit aussi de grands aux confidens du Roi; ce qui fut le prélude de la conspiration de Biron; cependant il fut la dupe de ses finesses, et s'en retourna comme il étoit venu. Le Roi fit marcher ses troupes vers les frontieres de Savoye, et se rendit lui-même à Lyon, à dessein de se

saisir par les armes du Marquisat en question. Mais, comme son mariage avec Marie de Médicis avoit été célébré en conséquence de sa procuration, dont Bellegarde avoit été le porteur, et que Diègue des Ursins, Duc de Bracciano, l'avoit épousé en son nom; cette Princesse partit pour Marseille, où elle arriva conduite par Elisabeth de Médicis sa tante, femme du même Duc; par Eléonor de Médicis, femme de Vincent, premier Duc de Mantoue; et par Jourdain des Ursins son cousin-germain, qui avoit, disoit-on, pour elle des sentimens plus tendres que ceux que la parenté lui inspiroit. Elle fut reçue, en débarquant, par les Cardinaux de Joyeuse, de Gondi, de Givry et de Sourdis; par le Conétable de Montmorenci, par le Chancelier de Believre, et par le Duc de Guise Gouverneur de la province; par les Duchesses Douairieres de Nemours et de Guise, et par plusieurs autres Dames de la premiere qualité.

La Marquise de Verneuil qui avoit suivi la Cour, ayant appris que la Reine devoit arriver à Lion, revint à Paris, et ne voulut pas se trouver à une cérémonie qui lui étoit si fatale, et où elle ne pouvoit avoir que toute sorte de déplaisirs. Les deux filles du Connétable se trouverent au mariage, et la Duchesse de Ventadour, la plus jeune, donna dans la vue à Jourdain; mais, comme il ne fut pas long-tems à la cour, l'absence le guérit de cette passion, aussi-bien que de celle qu'il avoit eue pour la Reine. Des Ursins ne fut pas la seule conquête que fit dans cette occasion la Duchesse de Ventadour. Les Ducs de Guise et d'Epéron furent aussi de ses adorateurs; et ces deux antagonistes se brouillèrent si fort, que le Roi fut obligé de les raccommo-der, tout disposé qu'il étoit lui-même à devenir leur rival.

Ce mariage ne fut pas du goût de tout le monde; et il y eut même

R

des gens assez insolens pour afficher à la porte de la chambre de la Reine les paroles suivantes, écrites en gros caractere :

NON ERAT OPUS BENEVALEN-
TIBUS MEDICIS.

Cette froide application fut si méprisée, qu'on n'en rechercha pas seulement les auteurs. Le Roi témoignoit en public beaucoup de satisfaction de son mariage ; mais le changement de condition ne l'avoit pas fait changer de sentiment pour la Marquise de Verneuil, à laquelle il envoyoit souvent des courriers. Ces marques d'estime dans un tems où elle les devoit si peu attendre, la rendirent si fiere qu'elle en vint jusqu'à parler de la Reine avec peu de respect. Cette Princesse le sut, et en fut piquée au vif. Toute la Cour prit parti dans cette affaire, les uns pour la Reine, les autres pour la maîtresse du Roi. Ce Prince, après avoir conquis

toute la Savoye , et contraint ce Duc à traiter pour le marquisat de Saluces, prit la poste pour revenir à Paris : mais ensuite s'étant ravi-é , il s'embarqua à Rouanne , et descendit sur la Loire jusqu'à Briare , de là il vint coucher à Fontainebleau ; d'où il écrivit à sa maîtresse la lettre suivante , au sujet de certaines contestations survenues entre lui et le Marquis d'Entrages :

« Mes chers amours. J'ai reçu
 « hier au soir votre lettre par le re-
 « tour de Petit Je reçois avec plai-
 « sir l'honneur que vous me faites
 « de m'assurer toujours de votre
 « bonne grace. J'ai vu en même tems
 « l'étonnement de votre pere. Il a
 « raison ; car son procédé m'a tout-
 « à-fait ôté l'envie de traiter avec
 « lui. Vous me mandez que vous
 « espérez qu'il me contentera. Je
 « vous supplie à mains jointes , ma
 « chere ame , que je n'aie plus af-
 « faire à lui. Nous pouvons mieux
 « nous accorder vous et moi , et

R a

« nous en féliciter tous seuls. L'ar-
« gent pour acheter une terre est
« prêt ; rien ne vous manquera.
« Marchaumont viendra dans une
« heure. Monsieur Fleury est ici.
« Je travaillerai plus pour vous que
« Nau ; mais ne m'allez pas brouiller
« avec cet homme , qui n'a songé
« depuis hier qu'à trouver moyen
« d'accrocher encore quelque cho-
« pour m'affliger. Je vous en sup-
« plie encore un coup à genoux.
« Faites en sorte que nos heures ne
« dépendent plus que de nous deux.
« Je vous verrai bientôt , cependant
« aimez moi toujours comme une
« personne qui n'aime et n'aimera
« jamais que vous. Sur cette vérité,
« je baise un million de fois tous
« les petits garçons. »

Le Roi partit le lendemain de
Fontainebleau , et alla dîner à Ville-
neuve-Saint-George , et coucher à
Verneuil , accompagné de quatre
personnes seulement. Trois jours
après il revint à Paris , et logea chez

Monglas , dans le cloître Saint-Nicolas du Louvre , où il passa tout le tems à se divertir avec les Dames , cinq ou six Princes et ses favoris. La Reine partit de Lyon presque aussitôt que le Roi ; mais elle fit son voyage avec plus de lenteur , et trouva en chemin les dames que le Roi lui envoyoit pour remplir les charges de sa maison. La Duchesse de Nemours devoit être Sur-Intendante , Madame de Guercheville , que le Roi avoit aimée , comme nous avons dit , dame d'honneur , et Madame de Richelieu dame d'atours. La Reine ne voulut point recevoir cette dernière , parce qu'elle destinoit cette charge à Eléonore Galigay , mariée depuis à Conchini Maréchal d'Ancre. Il y avoit long-tems que Galigay servoit la Reine , et elle lui avoit promis cette récompense. La chose demeura indécise jusqu'à ce que le Roi en eût décidé ; de quoi la Reine eut un très-sensible chagrin. Ce fut bien autre chose

lorsqu'elle se vit contrainte de renvoyer en Italie tous ceux qui l'avoient accompagnée. Les dames qui prirent leur place, en sentirent le contre-coup, et eurent bien des rebufades à essayer. Mademoiselle de Guise qui haïssoit la Marquise de Verneuil, fit tout ce qu'elle put pour faire croire à la Reine, que tout cela étoit l'ouvrage de la Marquise, et sut si bien mêler ses plaintes avec les siennes, et lui témoigner qu'elle prenoit part à son déplaisir, qu'elle s'insinua fort avant dans ses bonnes grâces.

Le Roi alla au-devant de la Reine jusques à Nemours. Il la conduisit à Fontainebleau, où ils demeurèrent cinq ou six jours, et vinrent ensuite à Paris. Comme le Louvre n'étoit pas en état de loger la Reine, on la conduisit chez Gondi. Le Roi voulut que la Marquise de Verneuil allât saluer la Reine, et commanda à Madame de Nemours de l'aller prendre, et de la présenter à cette

Princesse. Madame de Nemours fut fort embarrassée d'une telle commission. Elle eut beau représenter que c'étoit le véritable moyen de la ruiner dans l'esprit de sa maîtresse, le Roi voulut être obéi. Elle la mena donc chez la Reine, qui ne fut pas peu surprise de voir une personne qu'elle avoit tant de sujet de haïr. Aussi la reçut-elle de la manière du mond la plus froide. La Marquise naturellement hardie ne se rebuta point pour cela, et fit tant d'avance à cette Princesse, qu'il fallut enfin qu'elle lui parlât. Comme cette visite ne répondit pas aux espérances du Roi, il mit tout sur le compte de Madame de Nemours à qui la Reine fit très-mauvais visage. Tant il est dangereux de se mêler des intrigues de la cour, et sur-tout de celles où l'amour a quelque prt.

C'est un assez plaisant ménage que celui de la cour. L'intérêt est le point de vue sur lequel tout le

monde tient les yeux attachés. C'est ce même intérêt qui brouille les gens, et qui les raccommode. Peu de jours après il se présenta une occasion qui rapprocha la Reine et la maîtresse du Roi. Eléonore ayant inutilement joué de son reste pour se conserver la charge de dame d'atours que cette Princesse lui avoit donnée, s'avisa d'avoir recours au crédit de la Marquise. L'événement fit voir qu'elle avoit raisonné juste; car elle obtint par ce moyen ce qu'elle n'auroit jamais obtenu sans cela. Le Roi qui trouvoit embarrassant d'aller deux ou trois fois le jour chez la Marquise, la fit venir au Louvre dès qu'il vit que la Reine commençoit à s'appaiser, et lui donna un appartement magnifiquement meublé. La Reine et la Marquise se trouverent grosses presque en même tems. Pendant leur grossesse le Roi partageoit ses soins entre l'une et l'autre; mais on le voyoit plus assidu auprès de la Marquise.

Eléonore faisoit toujours sa cour à Madame de Verneuil et la Reine n'en étoit pas fâchée. Elle eut encore besoin du crédit de la Marquise. Conchini la recherchoit et il étoit question pour se marier d'avoir le consentement du Roi. Eléonore n'étoit ni belle ni agréable ; aussi n'étoit-ce pas pour ses beaux yeux que Conchini s'attachoit à elle ; mais il croyoit qu'elle seroit utile à sa fortune. Conchini de son côté n'étoit aimé ni chez le Roi , ni chez la Reine. La Reine aimoit Eléonore, il est vrai ; mais elle ne vouloit pas courir les risques d'un refus , et n'osoit en parler au Roi. Il n'y avoit que la Marquise seule qui pût se charger d'une commission si délicate. Conchini voulut hasarder d'en parler lui-même au Roi ; mais il fut d'abord renvoyé. Madame de Verneuil qui savoit que le Roi avoit beaucoup d'aversion pour ces deux personnes , trouvoit des inconvéniens à se mêler d'une telle

affaire. Cependant elle se résolut d'y travailler tout de bon, dès qu'Eléonore lui eût dit qu'elle obligeroit la Reine, et qu'elle-même lui en parleroit. Eléonore donc s'en revint toute pleine d'espérance, et apprit à la Reine les assurances que la Marquise lui avoit données. Cette Princesse en fut ravie, et fit faire mille honnêtetés à Madame de Verneuil. Elle envoyoit tous les jours savoir l'état de sa santé, ne recevoit point de présens qu'elle ne lui en fit part, et la traitoit comme les Princesses du Sang. Imaginez-vous quel plaisir c'étoit pour le Roi.

Le consentement du Roi ne fut pas plutôt demandé qu'il fut obtenu ; mais il fallut différer le mariage jusqu'après les couches de la Reine et de la Marquise. Ce retardement ne fut pas long. La Reine accoucha bientôt après du Dauphin, qui remplit de joie le Roi et tout le Royaume. Il naquit à Fontainebleau,

et fut nommé Louis , qui succéda depuis à son pere. La Marquise de Verneuil eut aussi un garçon , qui fut nommé Henri de Bourbon , Duc de Verneuil et depuis Evêque de Metz. La naissance du Dauphin fut célébrée par plusieurs réjouissances tant à la cour que dans les Provinces. La Reine fit préparer deux ballets , qu'on étudia pendant deux ou trois mois. Elle voulut que la Marquise y dansât une entrée : nouveau sujet de joie pour le Roi , qui en fut si ravi , qu'il voulut que le mariage de Conchini et d'Eléonore s'achevât , et régala même les mariés de magnifiques présens. Tout le reste de l'hyver et une grande partie de l'été se passerent en divertissemens. Le Roi ne songeoit qu'à donner du plaisir à sa maîtresse ; mais il arriva un contre-tems qui pensa tout gâter.

La Duchesse de Beaufort avoit une sœur , nommée madame de Villars , pour laquelle le Roi avoit

en quelque inclination. Cette Dame n'avoit rien de beau que les cheveux, et rien d'engageant qu'un certain éclat de jeunesse ; cependant, comme il n'y a point de Dame qui n'ait bonne opinion de ses charmes, elle croyoit les siens assez grands pour lui avoir conservé cette illustre conquête. L'attachement que sa Majesté fit paroître pour Madame de Verneuil remplit la Duchesse de Villars d'un dépit qui croissoit à proportion de la faveur de sa rivale. La Reine démêla la jalousie de la Duchesse, et fut bien-aise de la cultiver, pour la tourner du côté de sa vengeance, d'autant plus qu'il ne profitroit pas qu'elle y eut aucune part. Eléonore qui seule pouvoit faire échouer cette conspiration, n'en eut pas la moindre connoissance. Conchini son époux en pénétra quelque chose ; mais ne voulant point se faire des affaires, il prit le parti de ne se mêler de rien.

La Duchesse de Villars se félicitant

tant à l'avance de la défaite de sa rivale, et se voyant appuyée de la Reine, mit tout en œuvre pour faire réussir son dessein. Il y avoit déjà du tems que le Prince de Joinville avoit été amoureux de Madame de Verneuil, dont il avoit reçu des lettres assez tendres, où le Roi étoit traité assez cavalierement. Il le devint alors à point nommé de la Duchesse de Villars, qui, jouant bien son personnage, et profitant de sa prévention, se fit sacrifier les lettres de sa rivale. Elle ne les eut pas plutôt, qu'elle courut les montrer à la Reine, qui la pressa fort de les faire voir au Roi. Elle voyoit que la Marquise de Verneuil étoit une redoutable ennemie; craignant de succomber et de se faire une grosse affaire, elle fit d'abord difficulté de prendre ce parti, mais la Reine l'en pressant tout de nouveau, avec promesse de la soutenir, elle se laissa vaincre, fort ébranlée qu'elle étoit déjà par le motif de son intérêt.

Mademoiselle de Guise qui avoit introduit la Duchesse de Villars chez la Reine , ne savoit à quoi attribuer l'étroite intelligence qui paroissoit entre elles , et on n'avoit garde de lui confier le secret , parce que s'il se fut découvert , son frere auroit indubitablement été en bute à la haine et à la vengeance de la Marquise de Verneuil.

La Reine ayant enfin fait résoudre la Duchesse de Villars à faire ce qu'elle souhaitoit , celle-ci ne fut plus en peine que de trouver l'occasion d'entretenir le Roi tête à tête. Elle ne l'attendit pas longtemps. Elle l'aborda dans une Eglise où il faisoit ses dévotions , et lui dit d'abord qu'elle avoit quelque chose d'important à lui communiquer. Tous ceux qui étoient dans la Chapelle avec Sa Majesté , sortirent par respect , et la Marquise se voyant seule , lui remit les lettres de sa Rivale , avec un compliment au bout pour lui pré-

tester que, comme elle avoit reçu mille faveurs de Sa Majesté, et qu'elle avoit toujours eu pour sa personne un amour très-sincere et très véritable, elle n'avoit pu lui cacher plus long-tems l'outrage que lui avoit fait la personne du monde qui lui avoit les plus grandes obligations, et qui auroit dû considérer que celui qu'elle traitoit si indignement, étoit autant au-dessus des autres hommes par ses vertus héroïques, que par son illustre naissance, et par la sacrée dignité à laquelle il étoit élevé.

Le perfide eneeus que Madame de Villars lui donnoit, fit l'effet qu'il fait d'ordinaire auprès des Princes dont on sait avec adresse relever le mérite faux ou véritable, c'est-à-dire, qu'il le persuada. Il la remercia mille fois, et lui protesta qu'il se souviendrait du service qu'elle lui rendoit. Elle ne l'eut pas plutôt quitté, qu'il envoya le Comte de Lude chez la Marquise

de Verneuil, pour lui reprocher son infidélité, et lui dire de sa part, qu'il ne la vouloit jamais voir. Elle fut fort surprise d'un si terrible compliment; cependant elle paya de beaucoup de présence d'esprit, et ne sortit pas pour cela des bornes du respect, quoiqu'elle fut en grand désordre. Elle répondit sans beaucoup d'émotion : *qu'elle ne croyoit avoir rien fait qui pût déplaire à Sa Majesté, et que ne sachant d'où lui venoit cette disgrâce, elle espéroit que son innocence parottroit un jour, et qu'elle se verroit vengée de ses ennemis, qui l'avoient noircie dans l'esprit de son Prince.* Et comme elle commençoit à s'émouvoir, et qu'elle vouloit cacher son dépit et le trouble de son cœur, elle se retira dans son cabinet. Quelques jours après, Bellegarde ayant éventé la mine de la Duchesse, prit la résolution de la rendre inutile. Ce n'est pas qu'il aimât la

Marquise de Verneuil, ni le prince de Joinville; mais il étoit bien aise de rendre service à Mademoiselle de Guise sa Sœur, qui pouvoit en sentir le contre coup. Voici de quelle maniere il s'y prit.

Le Duc de Guise avoit un Secrétaire qui contrefaisoit bien toute sorte d'écriture. Le Prince de Joinville, la Marquise, et lui, convinrent ensemble que le Prince de Joinville avoueroit qu'il s'étoit servi de cet homme pour contrefaire celle de Madame de Verneuil, et que cela s'étoit fait de concert avec Madame de Villars, qui la haïssoit mortellement. La partie étant ainsi faite, la Marquise envoya supplier le Roi de permettre qu'elle se justifiât. Il en fit d'abord quelque difficulté, parcequ'il craignoit de la trouver coupable. Cependant il lui rendit visite, et elle lui parla d'une maniere si touchante, et produisit des rais

sons si plausibles, qu'il se laissa persuader tout ce qu'elle voulut. Tout retomba sur les Auteurs du complot. Le Prince de Joinville alla servir en Hongrie; Madame de Villars fut reléguée à ses Terres; et le Secrétaire demeura prisonnier; récompense d'ordinaire à ceux qui se mêlent de donner à leurs Maîtres des conseils qu'ils ne demandent pas. Madme de Villars eut le chagrin de perdre un Amant qu'elle aimoit tendrement, et fut de plus honteusement bannie de la Cour, dans le temps qu'elle se promettoit d'immoler sa Rivale à sa Jalousie.

La Reine ne put s'empêcher de prendre parti dans ces brouilleries. La haine qu'elle avoit pour la Marquise de Verneuil, éclata publiquement. Cette Princesse la croyant ruinée dans l'esprit du Roi, fit tout ce qu'elle put pour achever de la perdre, et depuis elles furent toujours mal ensemble. Elles firent

à qui se feroit le plus de chagrin. La Marquise rendit à la Reine tous les mauvais offices dont elle put s'aviser, et la Reine donna partout des marques de son ressentiment. Ce démêlé partagea toute la Cour. Le Roi, aussi foible dans ses passions et dans son domestique, que vaillant et rude à la guerre, n'avoit la force ni de ranger la Reine à l'obéissance, ni de se défaire de sa Maîtresse; de sorte qu'il n'avoit gueres plus de repos avec Marie de Médicis qu'il n'en avoit eu avec Marguerite de Valois. D'ailleurs, les Italiens, très petites gens, voulant faire les nécessaires, irritoient le mal au lieu de le guérir, et par la malignité de leurs rapports et de leurs conseils envenimoient les déplaisirs de la Reine; si bien qu'au lieu de ramener l'esprit de son Époux en le caressant, et de regagner son cœur par les mêmes appas qui le lui déroboient, elle l'éloignoit davantage par sa

mauvaise humeur et par ses reproches. C'étoit des démêlés continuels entre le Roi et la Reine; et leurs plus intimes confidens n'étoient pas moins occupés à négocier des affaires de ménage, que le Conseil l'étoit à régler les plus importantes affaires de l'Etat. Cette confusion dura aussi longtemps que leur mariage: le calme revenoit de temps en temps; mais il étoit bientôt interrompu par quelque nouvelle aventure, et selon qu'il plaisoit à Conchini et à Galigaysa femme, la plus laide créature qui fût au monde, et d'une naissance très-obscur, n'ayant rien de recommandable que la faveur de sa Maîtresse.

Le Roi, fatigué de tous ces désordres, recommença de voir Mademoiselle de la Bourdaisiere, qu'il avoit déjà aimée; mais il ne l'aima pas long-temps, et la maria avec le Comte d'Estampes. Il fit la Cour à Jaqueline de Beuil Comtesse de

Moret, élevée dans la maison du Prince de Condé.

Ce nouvel engagement du Roi, et les emportemens de la Reine, obligèrent la Marquise de Verneuil à mettre en œuvre toute son adresse, pour réchauffer une passion mourante. Elle fit à peu près au Roi ce que la fameuse Popea fit autrefois à Neron. Elle contrefit la sainte et la repentante, lui dit que la crainte de Dieu ne lui permettoit plus de se souvenir du passé, que pour en faire pénitence; que les remords de sa conscience, et l'amour qu'elle avoit pour ses enfans, l'empêchoient de voir en particulier Sa Majesté; et qu'elle le prioit de trouver bon qu'elle allât avec eux chercher un asyle dans les Pays étrangers. Elle ne réussit pas si bien que Popea son Héroïne; car, soit que le Roi en fût déjà dégouté, soit que les dévotions de la saison ralumassent sa piété, ou qu'il ne fût pas fâché de la sacri-

fier au repos de Maison, il la prit au mot, et lui permit de se retirer en Angleterre auprès du Duc de Lenox son proche parent, et de laisser ses enfans en France; et pour faire plaisir à la Reine et calmer son esprit irrité, il voulut que la Marquise rendit la promesse de mariage qu'il lui avoit donnée, et qu'elle faisoit sonner fort haut, la montrant à tous ceux qui qui vouloient la voir. Il ne put la lui faire rendre par ses prieres, il fallut que l'autorité s'en mêlât, qu'on lui donnât vingt mille écus d'argent comptant, et qu'on promit à son pere un Baton de Maréchal.

Il sembloit après cela, que la Reine étant satisfaite, et la Marquise ne paroissant plus, tout dût être pacifique, mais il en arriva tout autrement; car on découvrit alors que le Marquis d'Entragues et le Comte d'Auvergne avoient tramé un complot très-dangereux

avec les Espagnols. Ce Comte s'étoit déjà trouvé engagé dans celui de Biron, et n'avoit été sauvé que par les sollicitations de la Marquise sa Soeur. Le malheureux Biron paya pour tous deux; Il eut la tête tranchée, et ses insolences obligèrent le Roi à perdre malgré lui un homme qui lui avoit rendu de grands services. Il étoit de médiocre taille, assez gros de corps, il avoit le poil noir, et commençoit à grisonner, la physionomie funeste, la conversation rude, les yeux enfoncés, la tête petite. Il étoit vaillant, mais peu sensé; d'ailleurs superstitieux et aimant les prédictions des Astrologues et des Magiciens. il étoit extravagant dans ses desseins, étourdi dans sa conduite, et aimoit extrêmement le jeu, où il perdit en un an plus de cinq cent mille écus.

Il arriva à la Marquise de Verneuil ce qui arrive d'ordinaire aux conspirateurs. L'affaire passa

par tant de mains , qu'elle vint à la connoissance du Roi. Il ne voulut pas néanmoins recourir d'abord à la justice. Il offrit de faire grace au Comte d'Auvergne , pourvu qu'il vint à la Cour et qu'il se repentit de son crime ; mais ne voulant pas se fier à la clémence du Roi , l'on prit des mesures pour le faire arrêter. D'Eure, Murat et Nerestan l'arrêteraient en Auvergne. Ils trouverent moyen de l'attirer à Clermont , sous prétexte de la revue de la Compagnie du Duc de Vendôme. Une Dame de ce Pays-là , qui l'aimoit passionnément , fut tellement affligée l'orsqu'elle sut qu'il étoit prisonnier , qu'elle n'épargnât rien pour le sauver , pendant qu'on le menoit à Paris sur la Loire ; mais ses efforts furent inutiles. Le Marquis d'Enragues fut mis à la Conciergerie , et Madame de Verneuil arrêtée par le Chevalier du Guet dans la maison d'Audicourt , rue *Saint-Paul* , et gardée à vue.

Fin du Tome Premier

